

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 79

MONTREAL, 24 OCTOBRE 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



S. M. LA REINE HELENE

S. M. LE ROI VICTOR EMMANUEL III

LES SOUVERAINS D'ITALIE
DONT LA VISITE EN FRANCE A INTERESSE LE MONDE ENTIER

G. Barnet

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Les échos de Montréal. — La Semaine, par L. d'O. — Poésie. — Petites notes scientifiques (avec gravures). — A la poursuite d'une girafe (avec gravure), par Mathias Douline. — Un club de beauté. — Eboulement de l'une des berges de La Lièvre. — Nouvelle : Laquelle des deux (avec gravures), par Henri Lavedan. — La chevauchée de feu (avec gravures), par Joe Traveller. — Pour nos lectrices. — Ça et là (avec gravures). — Grand'Mère. — A quelle heure meure-t-on ? — Savez-vous respirer. — Page de Saint-Nicolas (avec gravures). — Récréation en famille (avec gravures). — Mots pour rire (avec gravures). — Concours de l' "Album Universel". — Choses et autres.

FEUILLETONS : L'épreuve du feu, par Jeanne de Coulomb ; Le Héros de Médine, par Henri Monet.

SUPPLEMENT MUSICAL : Piano, Marche des fiançailles, par S. Jackson.

GRAVURES : Portraits de Leurs Majestés le roi et la reine d'Italie. — Le désastre de La Lièvre, maison du gardien des écluses, avant la catastrophe. — Vue prise au moment où l'eau commençait à se faire un chemin. — 12 vues prises dans le Yukon, et huit portraits. — La mode : Toilettes de ville et de promenade, manteaux nouveaux pour jeunes femmes. — Un beau coup de fusil. — Les chutes et la ville de Grand'Mère. — Page humoristique.

ENTRE-NOUS

Si vous le voulez bien, nous allons faire aujourd'hui un voyage qui ne manque pas d'intérêt, sans cependant sortir du Canada, un voyage à l'extrémité nord-ouest de notre immense pays, près du cercle polaire, au Yukon.

Un des miens en arrive après y être resté deux ans, et c'est lui qui parlera le plus souvent, car j'écris pour ainsi dire sous sa dictée.

Atrefois, ce n'était pas mince affaire que de traverser notre continent de l'Est à l'Ouest ; les hardis pionniers français qui se hasardèrent les premiers dans cette entreprise n'arrivèrent pas tous au but de leur voyage, et plus d'un succomba aux fatigues, à la faim et aux embûches des sauvages. C'étaient de rudes gaillards, précurseurs des non moins vaillants voyageurs qui, de nos jours, s'en vont explorer les régions glacées du Thibet et les sables calcinés de l'Afrique australe.

Mais, sans remonter aux temps lointains de l'origine des conquêtes françaises au Nouveau-Monde, il nous suffit de penser au voyage en Californie que firent, il n'y a pas soixante ans, plusieurs Canadiens, dont quelques-uns vivent encore, à Montréal, pour nous souvenir qu'ils furent obligés de passer par le Cap Horn, et qu'ils mirent plus de six mois à se rendre à destination.

Plus près de nous, rappelons la première campagne du Nord-Ouest, en 1870, alors que nos troupes marchèrent plusieurs mois pour arriver à Fort-Garry, aujourd'hui Winnipeg.

Quinze ans plus tard, en 1885, le 65^e de Mont-

réal et le 9^e de Québec y arrivèrent en quelques semaines.

Aujourd'hui, c'est un voyage qui dure à peine quarante-huit heures, que l'on passe à l'aise et avec tout le confort possible.

Les mêmes premières difficultés se renouvelèrent quand on commença à se diriger vers la région du Yukon, et même dans des conditions plus dures encore, car il fallait lutter aussi contre un ennemi terrible, le nord, le froid, dans un pays où la terre ne dégèle jamais à plus d'un pied ou un pied et demi de profondeur.

Là aussi, bien des hommes, jeunes et vaillants, tombèrent pour ne plus se relever, leur chair servit de pâture aux fauves et leurs os blanchirent sous un ciel implacable ; mais d'autres hommes les suivirent quand même, et arrivèrent au but, aux terres stériles, qui ne produisent rien, rien... que de l'or !

◆◆ De l'or ! métal béni qui procure le bien-être, soulage des misères sans nombre, sèche bien des pleurs, permet de faire le bien, la charité, l'aumône, les bonnes oeuvres, et d'alléger tant de souffrances !

De l'or ! métal maudit qui dessèche le coeur, cause des crimes, des infamies, fait sombrer l'honneur, taire les consciences, couler des torrents de larmes, et creuse des plaies inguérissables !

De l'or ! métal du bien et du mal, métal étrange qui, selon qu'il est forgé en prenant Dieu pour guide ou en suivant les conseils de Satan, permet à l'homme d'en faire des clefs qui lui ouvrent les portes du ciel ou des crochets qui ne s'adaptent qu'aux serrures de l'enfer !

◆◆ Mais, pour aller chercher cet or, il faut déjà en avoir une certaine quantité, car les champs aurifères sont loin et le voyage est coûteux.

De Montréal à Vancouver, il en coûte \$115 et quatre à cinq jours de temps, — exactement quatre-vingt-seize heures, en été, par le train "Imperial Limited" du Pacifique. A Vancouver, un bateau vous attend, ou vous fait attendre, pour vous conduire en trois jours à Skagway, à raison de \$30. Trois bateaux par semaine font le service. A Skagway, le chemin de fer vous fait franchir la terrifiante passe de White-Pass, et vous conduit à White-Horse, en six jours. A White-Horse vous prenez le bateau qui descend le Yukon jusqu'à Dawson, en tout trois jours pour \$60.

Ces différentes sommes forment un total de \$225, mais il faut compter avec les retards, l'imprévu, et dire que le voyage coûte \$300, et dure en moyenne treize jours.

En hiver, il faut s'attendre à déboursier cent piastres de plus.

◆◆ Nous voici dans la capitale du pays de l'or, à Dawson, et là commencent les difficultés. Où aller ? Où manger, où dormir ? Où trouver du travail ?

Les hôtels ne manquent pas, mais les plus modestes coûtent encore très cher. Un lit primitif, sans garantie de sommeil, se paie au plus bas mot cinquante centins ou une piastre. Il en est de même pour chaque repas. Total, \$3.50 à \$4.00 par jour, au moins.

Le travail ne se trouve pas immédiatement, et un nouvel arrivant ne doit pas avoir en poche moins que la somme nécessaire pour vivre trois mois, en attendant l'occasion d'utiliser ses bras et son courage.

Après être resté à Dawson une journée ou deux au plus, juste le temps de prendre des renseignements, il faut filer tout de suite "pedibus cum jambis" vers les criques, où l'on a une chance de trouver du travail, et où l'on peut vivre de la vie des mineurs à raison de cinquante piastres par mois.

Au bout de quelque temps, on arrive enfin à être enrôlé. Quatre ou cinq piastres par jour et la "grub", comme on dit là-bas. La "grub",

c'est la pension, la nourriture et le logement, à peu près semblable à la pension de nos chantiers de bois.

◆◆ Il s'agit maintenant de travailler.

Le travail du mineur, toujours dur, en quelque pays que ce soit, se fait ici dans des conditions plus pénibles encore qu'ailleurs, car, ainsi que je l'ai dit plus haut, la terre est toujours gelée, gelée depuis des centaines de mille ans, disent les géologues, et il s'agit de la dégelier pour creuser.

Trois moyens sont employés. On dégèle la terre au feu, aux pierres rougies et à la vapeur.

Le premier mode, le primitif, consiste à faire brûler du bois au fond du puits ou de la galerie, au fur et à mesure que l'on avance ; mais il faut savoir faire ce feu, car les risques d'asphyxie sont nombreux. Généralement, le mineur prépare son bûcher, l'allume et se fait remonter au plus vite, dans un panier, car la fumée le suffoquerait immédiatement.

D'autres mineurs font rougir de grosses pierres à la surface, et les jettent dans le puits, où elles refroidissent en laissant leur chaleur à la terre gelée. Quand tout danger de suffocation a disparu, le mineur descend, fait remonter les pierres et attaque vivement la terre.

Les Compagnies riches emploient la vapeur, que l'on envoie dans des tubes de fer qui, s'enfonçant peu à peu dans la terre, la rendent plus sensible au pic et à la pelle.

On mine pendant tout l'hiver, et, au commencement de la fonte des neiges, généralement vers le 28 avril, on procède au lavage de la terre extraite des puits.

Une mine qui rapporte "régulièrement" trois cents la terrine (la "pan") contenant à peu près un demi-gallon de terre, est une bonne mine. Une des plus riches rapporte onze cents la terrine, mais c'est exceptionnel. Parfois on trouve un gravier qui donne une et même deux piastres la terrine, mais cela ne dure pas, et la mine ne vaut rien.

Le travail de la mine n'arrête jamais, dans les chantiers qui appartiennent à des compagnies, car il y a des équipes d'ouvriers de jour et de nuit.

Le mineur ne reçoit généralement pas un sou, en hiver, et si, au printemps, le lavage ne donne pas de bons résultats, il court grand risque de ne pas être payé. Le cas est rare, mais s'est déjà présenté plusieurs fois.

◆◆ Cette population de mineurs disséminés sur une foule de criques, de terrains aurifères, est très cosmopolite ; aussi, les travailleurs de chaque nation se groupent-ils généralement et ne se lâchent pas.

Toutes les nations, toutes les races sont représentées dans cette agglomération, et on y entend parler toutes les langues.

Le recensement du Yukon a prouvé que la population totale ne dépasse pas vingt-trois mille âmes, dont environ deux mille cinq cents Canadiens-français.

Dans l'existence d'aventures et de travail des mineurs, les Canadiens se distinguent par leur force, leur courage, leur probité et leur endurance, qui est merveilleuse ; aussi, les Compagnies minières les recherchent-elles en leur offrant des avantages qu'elles n'accordent pas aux autres mineurs.

C'est vraiment une belle race, me dit mon parent, et nous pouvons en être fiers. La parole du mineur canadien est sacrée, et il ne la donne pas à la légère.

Dur à son corps, le Canadien peut supporter des fatigues inouïes sans se plaindre, et dans les moments les plus difficiles, les plus critiques, alors que d'autres s'affaiblissent, désespérés, Jean-Baptiste, se raidissant contre le sort, envoie tout à coup une plaisanterie, un peu salée parfois, et ramène la gaieté dans les coeurs et du nerf dans les muscles.

Le Canadien est le prospecteur par excellence,

justement à cause de son esprit d'aventures, de sa hardiesse et de sa résistance.

— C'est surtout dans les "stampedes" qu'il déploie toutes ses qualités. é

Mais vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'un "stampede".

◆◆ Le "stampede" (adjectif : empreint ; marqué ; estampillé ; timbré,) est en réalité la course à l'endroit où l'on vient de découvrir la l'or, pour s'assurer la possession d'un "claim", d'une section minière, ce que l'on fait en marquant le lot de quatre poteaux, que nul ne peut déplacer ni enlever, après quoi on fait sa déclaration à l'autorité compétente.

Mais il s'agit d'arriver le plus tôt possible.

Tous les ans, et plusieurs fois par an, on voit arriver à Dawson un mineur, parti depuis un temps quelconque, on le voit se diriger vers le bureau du registrateur, y avoir un entretien secret avec ce fonctionnaire et sortir, la mine joyeuse, mais préoccupée.

Un mineur ne va pas parler secrètement au registrateur pour rien, et immédiatement on le soupçonne d'avoir été faire enregistrer une découverte. Dans ce cas, le prospecteur fait une déclaration sous serment de l'endroit où il a découvert, où il a "frappé" de l'or, et dès ce moment, il a droit à une concession de quinze cents pieds, 750 en amont et 750 en aval de l'endroit où il a miné. Plus tard, les premiers arrivés marqueront des lots à la suite de cette concession du prospecteur, pour s'en assurer la propriété.

Le mineur soupçonné est surveillé et suivi partout où il va. Il le sait et se tient sur ses gardes. Mais la découverte ne peut rester cachée bien longtemps, puisqu'il doit aller travailler son lot, et il en parle en grande confiance à des amis qu'il veut faire profiter de la chance, s'il y en a. On se parle bas, on discute le jour et l'heure du départ, et tout à coup, on constate qu'ils ont disparu. C'est généralement pendant la nuit que le départ a lieu.

Mais, comme je l'ai déjà dit, le secret est impossible à garder. On a vu partir ce petit détachement, et, immédiatement, un autre détachement se forme et le suit, puis un autre encore, et ainsi de suite, de sorte que les premiers partis sont suivis par quarante, soixante, cent et plus, allant comme les autres, avec des provisions sur le dos.

En chemin, on se rejoint :

— Où aïlez-vous, vous autres ?

— Sais pas, et vous ?

— Savons pas non plus. Est-ce loin ?

— Sais pas, mais je ne vais pas plus loin que cinquante milles.

— Moi, j'ai des provisions pour quatre-vingts milles.

Et la caravane s'allonge, allant à l'aventure, les premiers jouant de ruses, cherchant à égarer les suivants.

C'est parfois une course acharnée, sans trêve, sans repos pour ainsi dire, dangereuse souvent dans les nuits profondes, au risque de butter sur des obstacles, de tomber dans des trous ou de se noyer. Quelquefois sept ou huit coureurs s'attachent à une corde commune, pour pouvoir se porter secours au besoin.

Mais, de tous les coureurs de stampedes, le Canadien est celui qui a le plus de chances de succès, grâce à sa vigueur et à son endurance.

On dit à Dawson qu'il faut avoir fait un stampede pour avoir une idée de ce que c'est.

◆◆ La justice est très bien organisée et administrée.

A part de nombreux juges de paix, les officiers de la police montée exercent les pouvoirs de deux juges de paix et font fonctions de magistrats.

Au-dessus d'eux sont les juges de la Cour Supérieure, qui, réunis, forment la Cour d'Appel. Ces juges sont : notre compatriote et concitoyen l'honorable juge C.-A. Dugas, jugé en chef, et les juges Maccaulay et Craig.

De la Cour d'Appel du Yukon, les causes ne peuvent être portées qu'à la Cour Suprême du Canada.

MM. Noël et Patullo sont les avocats de la Couronne.

En Cour d'Assises, le jury se compose de six jurés seulement.

Le barreau du Yukon est exactement formé comme celui de toutes les autres provinces.

Il y a environ quarante avocats. Les examens d'admission à l'étude et à la pratique sont maintenant les mêmes qu'ici.

Parmi les avocats, le bureau de MM. Noël, Noël et Ledieu, occupe un des premiers rangs.

M. Camillien Noël est le doyen de la Société.

M. Auguste Noël est avocat de la Couronne.

M. Pierre Ledieu, "le Benjamin du Barreau", 23 ans, est en même temps vice-consul d'Italie, sous la direction de Son Excellence le marquis de Mazza, consul général du royaume d'Italie, à Montréal.

◆◆ Il y a cinq églises à Dawson, catholique, anglicane, méthodiste, presbytérienne et de l'Armée du Salut.

Ce sont les Pères Oblats qui ont charge du culte catholique. Le Père Bunoye est le curé de Dawson, où il est très aimé.

Il y a deux hôpitaux à Dawson : l'hôpital Sainte-Marie, dirigé par des Soeurs de Sainte-Anne (de Lachine), et qui contient environ soixante lits, et l'hôpital anglais, Good Samaritan.

L'hôpital Sainte-Marie est admirablement tenu, et les Soeurs sont bonnes, dévouées et zélées, comme toujours.

Les catholiques peuvent être et sont fiers à bon droit de leurs institutions.

Les autres cultes font aussi beaucoup de bien.

◆◆ Nous n'avons pu malheureusement nous procurer les portraits de nombre de Canadiens occupant de belles positions au Yukon; ce sera donc pour une autre fois. Nous prions les lecteurs de l'"Album Universel" d'avoir un peu de patience. Le Yukon n'est pas tout près de Montréal.

Parmi nos compatriotes, l'honorable juge Dugas occupe évidemment le premier rang, mais autour de lui se groupe une phalange respectable et respectée dont nous pouvons nous enorgueillir.

A part les citoyens dont vous voyez les portraits dans une autre page, je citerai : MM. Martin, agent des terres de la Couronne ; Landreville, membre du conseil du Yukon, élu du peuple ; Bolduc, employé au Commissariat de l'Or ; Genest et Dorsonnets, du Bureau des Arpenteurs ; Fiset, (fils du sénateur) ; Pacaud, Morin, Perron, "Mining recorders" ; Valiquet, sténographe à la Cour, et secrétaire de l'hon. juge Dugas.

Dans le haut commerce, MM. Binet, Pelland, Cadieux, Labbé, Martel, etc., etc., occupent des positions enviables, et sont à la tête d'établissements importants.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette région intéressante, et je n'ai pu vous en donner aujourd'hui qu'un aperçu.

◆◆ C'est du Yukon, évidemment, que me vient le mot de la fin.

Dans un restaurant de Dawson, un vendredi, beaucoup de monde. A côté d'un mineur aux épaules sérieuses, se trouve un individu, grand, gros, à la figure rouge et aux cheveux jaunes.

Le mineur demande du poisson et n'importe quoi, pourvu que ce soit maigre.

Son voisin (pas compatriote, ni catholique, sans doute), lui dit :

— "Pea soup", mange donc de la viande comme un homme, ça te donnera des forces.

— Toi, répond Jean-Baptiste, mange de la m...lasse si t'aimes ça, moi je mange du poisson et des crêpes, l'vendredi ; et... avec ça dans le corps j'vas t'sacrer la volée, si t'en as envie...

Et la paix régna...

LEON LEDIEU.

LES ECHOS DE MONTREAL

Quand on a beaucoup voyagé, on acquiert un éclectisme qui permet de considérer les actions de nos semblables, ainsi que si elles faisaient partie intégrante d'un kaléidoscope géant.

Malgré le pessimisme aigre-doux, qui résulte d'un commerce ininterrompu avec des races diverses, dont les moeurs et les coutumes ne flattent pas toujours nos goûts ; les théories de Victor Cousin l'emportent et on voudrait pouvoir remédier à bien des choses.

Très porté à faire des concessions, à juger d'en haut les faiblesses d'autrui, et à les excuser, on ne peut toutefois passer indifférent à côté de certaines verrues sociales, qui déparent la morale universelle, ou compromettent les lois de l'esthétique.

Je me faisais ces réflexions, l'autre jour, en observant quelques costumes féminins de notre ville.

Entre-nous, je vous dirai que non seulement je les trouvais affreusement laids, ces costumes, mais que, même, ils me paraissaient indécents.

Vous avez compris, amis lecteurs, que je fais allusion à des jupes enfantines, ou passant pour telles, et par trop écourtées.

Procédant d'après une méthode scientifique, je ne me fiais pas à mon jugement, et je me livrai à une sorte de petite enquête.

Le sujet étant scabreux, je mis des formes à mes questions, comme j'en mettrai à vous exposer des remarques, que je fais dans un but d'épuration morale.

Les multiples réponses que je reçus confirmèrent la justesse de mes idées premières à cet égard. Jeunes hommes et vieillards, hommes et femmes, blâmèrent ainsi qu'il convient un accoutrement que je ne peux comparer qu'à la petite jupe des mâles "highlanders" écossais.

Seuls, quelques vieux messieurs, — ils ont un peu partout les mêmes goûts, les célibataires endurcis, — voulurent excuser l'exhibition des mollets inculpés. Cela me dispense d'en dire plus long, quant à l'interview dont ils voulurent bien m'honorer.

Naturellement, j'écartais ces opinions suspectes et notais leur partialité ; ces exceptions dissonnantes devant donner plus de force à l'esprit général des remarques que j'enregistrais.

Que si vous me demandiez où j'en veux venir ?

Je vous répondrai sans ambage : à un plus grand respect de la pudeur.

Je ne puis comprendre, en effet, ou plutôt je comprends peut-être trop bien, comment il se fait que des filles de seize à vingt ans osent sortir attifées de façon à attirer l'attention des passants sur des membres inférieurs dodus et par trop voyants.

J'entends quelqu'un me dire que j'ai bien fait de qualifier de filles, les jeunesses dont la coupe des vêtements me déplait.

Il se peut ! Si tel est leur titre, l'étiquette que leurs charmes donnent à notre métropole n'est pas flatteuse, et j'ajouterais que ces créatures éprises de formes plastiques outrancières, sont trop nombreuses à Montréal. Qu'il est temps d'aviser !

Dans un pays comme le nôtre, où les moeurs permettent une grande liberté aux jeunes gens, où l'esprit de relâchement et d'imitation se développe en raison directe du laisser-faire britannique ; on devrait s'efforcer d'enrayer la continuation de tels procédés de réclame, de la part d'entrepreneurs personnes, peu scrupuleuses.

Sans vouloir être un émule du célèbre sénateur français Bérenger, fondateur de la "Ligue contre la licence des rues", je partage beaucoup de ses vues, et je crois accomplir un devoir social en dénonçant ici l'état de choses dont j'entretiens le lecteur.

Si on voulait bien s'occuper de cette petite question de chiffons, l'étranger ne serait plus en droit de nous en faire reproche. Des fillettes honnêtes mais inconséquentes ne seraient plus prises pour ce qu'elles ne sont pas. Il suffirait pour cela que la mode contrôlée ajoutât quelques pouces d'étoffe aux volants des petites jupes mises en cause.

Qu'on se souvienne que, là où la jeunesse perd le sentiment de la pudeur, les pires maux sont à redouter. Plus difficilement que l'homme, la femme se ressaisit sur la pente du vice. Une fois qu'elle a jeté son bonnet par-dessus les moulins, il est rare qu'elle se donne la peine d'aller le ramasser, sinon avec le secret dessein de lui faire prendre de nouveau le même chemin.

Quels exemples peuvent retirer d'une telle vue nos jeunes filles honnêtes ? quel mépris ne doivent-elles pas éprouver à l'égard de leurs soeurs déchues ! Si parfois elles plaignent ces dernières, et le genre de vie désordonné qu'elles entrevoient, cela est déjà fâcheux. La pitié généreuse de l'innocence étant la balance à laquelle on pèse les amertumes de la vie !

Ne laissons donc pas se continuer le dévergondage signalé et dont nous subissons l'opprobre par ricochet. S'il n'était que le résultat d'une naïveté aveugle, ce serait un crime d'en parler ; les mamans aviseraient à cela.

Mais, comme il est le fruit des mûres réflexions de femmes dépravées, il est temps de le faire cesser ; dût-on en appeler aux magistrats et mobiliser quelques agents de la police des moeurs.

A l'ombre les marchandes de sourires. Si les maisons aux portes bardées de fer ne suffisent pas, ouvrons-leur grandes les portes des écoles de réforme, voire celles des prisons, où on travaille.

Qui sait ? On pourrait peut-être remettre ainsi dans le droit chemin quelques membres enjuponnés du trop nombreux régiment de Cythère.

Qu'il soit recruté aux quatre coins du globe, ce régiment, je l'admets ; n'empêche que le contingent qui le représente à Montréal est trop considérable. Donc, un coup de balai sur les trottoirs, au bon moment, s. v. p. ; la société, l'hygiène et la vertu ne pourront qu'en profiter.

L. d'O.

LA SEMAINE

Le nombre des événements internationaux survenus cette semaine est très considérable. Or, comme cette chronique ne dispose que d'un espace limité, elle est forcément, aujourd'hui, presque un résumé chronologique. Suffisant, toutefois, pour se faire une idée assez juste des grands mouvements qui se produisent sur l'échiquier du monde.

D'abord, parlons des visites royales, puisque l'épidémie de se trimbaler de façon retentissante, se propage parmi les chefs d'Etats.

Victor Emmanuel III et la reine Hélène viennent d'être cordialement reçus par les Français. On entrevoit, à la suite de cette visite, un affaiblissement de la triple alliance, et un rapprochement très accentué entre les deux nations latines que séparent les Alpes ; pour le plus grand avantage de leurs intérêts réciproques.

L'événement est assez important, pour que nous ayons jugé opportun de donner, en notre première page, les portraits des deux jeunes souverains de la patrie, du Dante et de Michel Ange.

Léopold II vient, lui, d'aller à Vienne, cet homme, très au courant des affaires, malgré sa couronne, ne perd pas de vue ses intérêts dans l'Etat libre du Congo. Il voudrait, dit-on, déjouer certains projets de l'Angleterre. Cela explique ses continuelles pérégrinations. En vérité, ce roi n'est pas souvent au milieu de ses sujets.

Etant données les menées anarchistes, socialistes et autres, le Tsar n'irait à Rome qu'au printemps prochain ; peut-être même sa visite ne donnerait-elle lieu qu'à une revue navale dans les eaux italiennes. L'Empereur de toutes les Russies, se souvenant que la plupart des régicides de ces dernières années, ont vu le jour sur le sol du pays de Garibaldi.

Au Maroc, la situation ne paraît pas devoir s'améliorer. Les finances du Sultan sont en piteux état. L'anarchie règne dans l'Empire Shériffien. On est donc en droit de pressentir l'intervention des grandes puissances, sur ce coin du sol d'Afrique.

L'Allemagne, qui fourre son nez même où elle n'a rien à faire, préconise en ce pays le régime de

la porte ouverte. Reste à savoir si on satisfait ses appétits commerciaux et coloniaux, qu'elle est trop disposée à appuyer de ses canons !

Dans les Balkans, le nuage sanglant se dissipe un peu. Il paraît que la Bulgarie licencie quelques régiments, et que la Turquie est prête à en faire autant, tant mieux.

Le torché de la guerre n'est pas plutôt éteinte à gauche, qu'elle se rallume à droite. C'est à désespérer du jugement des peuples qui se disent civilisés. Ne voilà-t-il pas, en effet, que des questions de frontières provoqueraient la guerre entre quatre des républiques de l'Amérique centrale !

Le Nicaragua et le Guatemala d'un côté, Salvador et Honduras de l'autre, en viendraient aux mains. Les troupes seraient, dit-on, déjà mobilisées dans quelques-unes de ces belliqueuses républiques.

C'est fâcheux, car les guerriers de ces pays sont loin d'être tendres, si jamais guerriers furent tendres ?

Puisque nous sommes dans ce coin du monde, ne le quittons pas sans dire : qu'on voit encore des possibilités de vendre les biens de la Compagnie du Canal de Panama.

Différents projets furent présentés à cet effet, ces jours-ci, au Sénat Colombien. On prolongerait le bail de la Compagnie, ou on la rembourserait, en lui versant \$1,000,000, afin de prendre charge du canal, au nom de l'Etat.



Mgr MERRY DEL VAL. — Photo. Laprés et Lavergne, 360 rue Saint-Denis.

Traversons le Pacifique, nous voilà en Orient. La Russie et le pays du Mikado s'y regardent encore en chiens de faïence. L'amiral Alexieff, viceroy de la Russie d'Asie, vient de passer en ce pays, une revue militaire, aussi importante que significative.

Décidément, l'ours russe tient à une proie, "la Mandchourie", qui lui coûte cher, et, malgré les menaces des frères des gentilles "mousmés", il ne la lâchera pas.

La France et l'Angleterre, elles, viennent de signer le traité d'arbitrage dont on parlait. Pendant cinq ans, dit-on, un conflit armé serait évité entre ces deux nations, quoiqu'il arrive. Il ne faut pourtant jurer de rien. L'histoire en a vu bien d'autres de ces beaux pronostics, que les circonstances anéantissent.

Au pays de Chamberlain, la chaudière politique est en ébullition ; nous verrons bien, dans quelques jours, s'il est à propos de nous souvenir de la fable de : "La montagne et la souris".

Regardant tout à côté de nous, chez nos voisins, constatons que leur activité inlassable veut se créer un débouché commercial en Abyssinie. Tout le monde ne sourira pas à cette ambition des Yankees.

D'autre part, ces messieurs viennent de rouler notre cher Canada, dans l'affaire de l'Alaska. C'est encore nous qui écopons, à preuve que nos délégués refusent de signer des documents se rapportant à la solution que vient de rendre le tribunal d'arbitrage.

Il était écrit que John Bull ferait, une fois de

plus, risette à son égoïste cousin Sam, nous priant, soit dit en passant, de régler la note. Où est l'ancienne morgue de ceux qui commandent au royaume de Neptune !

Pour terminer, quelques mots encore au sujet de la France et du Saint-Siège. M. Combes, poussant la lutte anti-cléricale dans ses derniers retranchements, proposerait, dès la rentrée du Parlement, l'abrogation de la loi Falloux de 1851 et la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Cette façon d'envisager la liberté, se passe de commentaires. Ce ministre sectaire ferait peut-être bien de tourner les yeux vers Armentières et de se rendre compte, que, ce qui vient de s'y passer semble démontrer que la France ira plus loin qu'il veut la mener !

La lutte entreprise contre l'autorité ecclésiastique, en France, va atteindre son maximum d'intensité sous peu. Il fallait à la tête du Secrétariat d'Etat, près le Vatican, un homme habile, ferme, et très au courant des faits du jour. Sa Sainteté Pie X vient d'appeler à ce poste, de première importance, Mgr Merry Del Val, qu'elle va, de plus, bientôt nommer cardinal.

Une telle nomination ne pouvait être mieux accueillie que par nous autres, Canadiens, qui avons eu l'honneur d'approcher le nouvel et éminent Secrétaire d'Etat Pontifical, lorsque, par son tact et ses bonnes paroles, il vint, comme délégué apostolique, calmer les esprits agités de quelques-uns de nos politiciens. Et, disons le mot, mettre certaines choses au point, chez nous. Nos meilleurs vœux de succès sont donc acquis d'avance à Son Excellence Merry Del Val, et c'est avec plaisir que cette revue reproduit les traits à la fois doux et énergiques de ce prince de l'Eglise.

L. d'O.

PETITE CORRESPONDANCE

De l'ALBUM UNIVERSEL

Afin d'accéder à la demande de plusieurs de nos abonnés, dans notre prochain numéro, sous la rubrique de "petites annonces mondaines", nous mettrons une de nos colonnes à la disposition du public. Nos lecteurs pourront de la sorte communiquer entre eux et, en dépensant une somme minime, s'assurer facilement des échanges de livres, d'objets de sport, d'oeuvres d'art, etc., voire les offrir en vente. S'ils le jugent à propos, ils pourront correspondre en se servant des colonnes de l'"Album Universel" ; pourvu que les lois de la bienséance et de la morale soient scrupuleusement observées. Le tarif de ces annonces sera publié dans notre numéro de la semaine prochaine.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à la semaine prochaine la publication de quelques envois.

Ernest-B. de L., 328 rue Visitation. — Avons reçu votre lettre, vous en remercions, mais regrettons ne pouvoir accepter votre offre ; quelque flatteuse qu'elle soit pour nous.

G.-E. La Brosse. — Votre idée est bonne, elle avait déjà attiré notre attention ; incessamment nous commencerons à publier quelques notes sur le sujet que vous nous signalez ; sincères remerciements.

Yolande de T. — Nous aurons bientôt le plaisir de publier votre envoi. Sincères félicitations.

F. Marcelin. — Avant d'insérer votre conte en prose, qui est assez bien troussé, nous désirerions que vous y fassiez quelques retouches. Vous nous obligeriez en passant à notre bureau.

Madeleine P., à Sorel. — Ne pouvons à regret nous charger de telles recherches.

MADRIGAL

A Mlle Augustine Brohan

J'ai vu ton sourire et tes larmes,
J'ai vu ton coeur triste et joyeux ;
Qui des deux a le plus de charmes ?
Dis-moi ce que j'aime le mieux :
Les perles de ta bouche ou celles de tes yeux.

ALFRED DE MUSSET.

PETITES NOTES SCIENTIFIQUES

On nettoie les couteaux, on nettoie aussi les fourchettes, dans les maisons bien tenues. Mais, si l'opération est simple pour les couteaux avec leur surface plane, elle est beaucoup plus malaisée pour les fourchettes, qui retiennent souvent des petits résidus obstinément encastrés entre leurs dents.

Signalons donc aux personnes qui recherchent l'extrême propreté, cette amie de l'hygiène, le nettoie-fourchettes combiné par M. Kratz-Boussac.

Il se compose d'un ressort à boudin en métal blanc, maintenu entre deux godets, lesquels sont montés sur une tige dans toute la longueur du ressort. Cette tige est fixée sur un support formé d'un cadre allongé et muni d'une poignée.

Pour s'en servir, voici comment on procède.

On place, sur le ressort, un linge fin ou bien une peau, et l'on appuie dessus avec les dents de la fourchette, lesquelles entrent dans les spires du ressort, lorsque l'on imprime à la fourchette un mouvement de va-et-vient. Ainsi, tous les petits



Le nettoie-fourchettes

réceptacles se trouvent nettoyés; on a curé les dents à la fourchette, tout comme l'ont fait pour leurs mâchoires, après le repas, ceux qui s'en sont servis.

Le constructeur de ce petit appareil fait observer, par surcroît, qu'en manoeuvrant un

écrou à molettes, on règle la distance des spires entre elles de telle façon que l'on peut assainir des fourchettes de toute origine et de tout calibre.

* * *

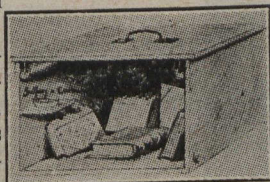
Un récent Congrès des bibliothécaires avait institué un concours pour l'étude scientifique et la recherche des moyens de destruction des insectes qui dévorent les livres. Terribles petits ennemis! Chiffon, ou pâte de bois, reliures encollées, c'est tout autant de "pabulum" pour ces destructeurs.

M. Constant Houlbert, professeur au lycée de Rennes, qui a été l'un des lauréats du concours tutélaire, vient de publier son travail, lequel est fort instructif.

Il a caractérisé et décrit soixante-sept espèces, ni plus ni moins, d'insectes ennemis des bibliothèques: la plupart appartiennent à l'ordre des coléoptères et des orthoptères. Parmi les coléoptères se distinguent comme particulièrement néfastes les vrillettes, anobions de la famille des serricornes: les vrillettes creusent des galeries dans le livre qu'elles ont envahi et dévorent sans cesse sa substance matérielle avec une sorte de battement monotone qui les a fait nommer "l'horloge de la mort".

Le remède, car il était dans le programme d'indiquer un remède, consiste à empoisonner les insectes, vrillettes ou autres, au moyen des vapeurs de sulfure de carbone.

A cet effet, on enferme les volumes infestés dans une boîte en bois à couvercle hermétiquement joint et garnie à l'intérieur d'une feuille de zinc. Une tablette porte un petit réservoir de sulfure de carbone, lequel est très volatil. Le rebord de la boîte porte une gouttière sur tout son pourtour: on y met de l'eau, et comme le couvercle porte une lame verticale plongeant dans l'eau, la fermeture est bien hermétique. En quelques heures, avec ce système, tout un lot de livres est assaini: insectes, oeufs, larves, nymphes, sont asphyxiés et paralysés. Ensuite on aère bien les volumes dans un local rempli d'air pur.



Les insectes destructeurs des livres dans les bibliothèques et le moyen de les détruire: la destruction par les vapeurs de sulfure de carbone.



Le tonneau malaxeur de mortier ambulateur de M. Bodlaender

On aime à faire vite les choses, à notre époque pressée, et naturellement en matière de constructions, par exemple, on ne manque pas de tâcher de gagner tout le temps que l'on peut. Il en résulte pour les divers corps de métier un outillage spécial perfectionné. Témoin le chariot-roulant à faire le mortier, combiné par M. Louis Bodlaender, de Breslau.

Voici en quoi il consiste:

Pour préparer du mortier sur place, "à pied d'oeuvre", il faut y apporter du sable et de la chaux, que l'on mélange et que l'on malaxe à bras d'homme, ou bien avec des manèges à meules ou encore avec des tonneaux-malaxeurs installés à poste fixe.

M. Bodlaender rend mobile le tonneau-malaxeur un mouvement de rotation autour d'un axe horizontal des ponts et chaussées, et qui est fort apprécié. Il le met sur une voiture et donne au malaxeur un mouvement de rotation autour d'un axe horizontal en empruntant ce mouvement, par engrenages, à la rotation de l'essieu. La voiture va donc faire sa provision de sable et de chaux, en proportions voulues, à la carrière de sable et au four à chaux les plus proches, ou bien dans les entrepôts de ces matières, et cela dans la proportion de trois cent cinquante kilogrammes de sable par verge cube de chaux. On ajoute la proportion d'eau nécessaire, et c'est pendant le trajet entre le chargement et le chantier de construction que s'opère automatiquement le malaxage. Arrivé à destination, le conducteur fait basculer son cylindre et livre aux maçons tout ou partie du mortier préparé. Ce mortier, fabriqué, transporté et conservé, en quelque sorte, en vase clos, se trouve, paraît-il, dans de très bonnes conditions. Il y a là incontestablement une idée qui paraît pratique et intéressante.

* * *

Pour se déplacer dans l'air, il n'est pas toujours nécessaires de prendre des ailes; certains animaux arrivent à s'y soutenir à l'aide de diverses parties plus ou moins étalées de leur corps. L'exemple le plus connu est celui des Exocets qui, en raison de leur mode de vie, sont désignés sous le nom de Poissons volants. On les voit s'élancer tout d'un coup de la mer, se précipiter dans l'air avec une grande rapidité et parcourir quinze à



Le Rhacophore ou crapaud volant

vingt verges et même plus. Au bout de leur course, ils replongent dans l'eau, ou, plus souvent, s'abattent simplement à sa surface pour rebondir et parcourir un nouvel espace: ils font le ricochet. Leur trajectoire n'est pas, comme on pourrait le croire, régulière: en étendant ou en rétractant leurs nageoires soit d'un côté, soit de l'autre, ils peuvent faire subir un crochet à leur course, ou bien suivre les ondulations des vagues dont ils s'écartent d'une verge environ.

Parmi les batraciens, on rencontre aussi un animal volant: c'est le Rhacophore ou crapaud volant, qui habite les îles de la Sonde. C'est une très curieuse grenouille, ou plutôt une rainette, dont les pattes palmées sont de très larges dimensions.

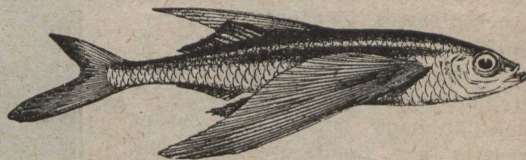
Déployées, leur surface totale est plus grande que le reste du corps.

Les extrémités de chaque doigt sont pourvues de ventouses.

Sur un animal mesuré par le naturaliste Wallace, la longueur du corps atteignait environ 13 $\frac{3}{4}$ pouces, mais la membrane des pattes de derrière, complètement déployée, présentait une surface de huit centimètres carrés, et la surface de tous les pieds réunis couvrait un espace de dix-huit centimètres carrés. Grâce à ce vaste parachute, le rhacophore vole facilement d'une branche à l'autre et se précipite sur les insectes, dont il fait sa nourriture; c'est une très jolie bête, dont le dos est vert et le ventre jaune orangé, relevé de points noirs azurés.

Chez certains mammifères, on rencontre une disposition un peu différente, quoique ayant le même but.

Ainsi, les Galéopithèques sont très agiles; ils



Exocet volant

grimpent comme des chats au sommet des arbres, et, de là, se précipitent dans le vide en parcourant des centaines de verges. Ils passent sans difficulté d'un arbre à l'autre, traversent des torrents ou des vallées entières. L'animal semble véritablement voler.

* * *

Le chêne foncé que l'on emploie dans les travaux de décoration en bois se prépare par une fumigation des bois avec des vapeurs ammoniacales; ces vapeurs amènent très rapidement la teinture foncée dite vieux chêne, si recherchée. La méthode consiste tout simplement dans l'arrangement du matériel à noircir dans une chambre bien étanche et sans lumière; pour de petits ouvrages, une grande caisse, dont on ferme les joints avec du papier collé, peut suffire. Dans cette chambre ou dans cette caisse, on met plusieurs vases plats en verre remplis d'ammoniaque liquide, et placés sur le plancher, de telle manière que les vapeurs remplissent l'espace et atteignent le bois à noircir. Le liquide ne doit donc pas toucher le bois; ce sont seulement les vapeurs qui en émanent qui agissent d'une façon particulière sur le tanin du chêne, lui donnant une teinte brune si profonde qu'on peut même enlever un copeau ou deux sans faire disparaître la couleur. La teinte plus ou moins foncée dépend de la qualité d'ammoniaque et de la durée de l'exposition.

* * *

Pour le collage d'étiquettes sur le zinc, fer-blanc, etc., le métal est trempé dans une solution chaude de carbonate de soude, puis rincé et essuyé soigneusement; on passe alors un peu de jus d'oignon à la surface, puis on colle le papier avec de la colle d'amidon.

Une fois sec, il n'est plus possible de séparer le papier du métal.

À LA POURSUITE D'UNE GIRAFE

“Je ne suis pas personnellement, écrit M. Mathias Douline, le héros de l'aventure que je vais vous conter, et je le regrette, parce que c'est une des plus belles qu'un chasseur explorateur puisse rencontrer.

“Mais je la tiens d'un des fils de l'homme à qui elle advint, et je vous en garantis l'authenticité. Quant à son intérêt, vos lecteurs en jugeront.”

Mon père, me dit M. Barneveld, un soir que nous fumions tranquillement nos pipes en face des étoiles, avait fondé une ferme et un kraal pour l'élevage des autruches, à cinquante kilomètres environ au nord-est de Lydenburg. Quand nous fûmes en âge de porter utilement un fusil, c'est-à-dire à treize ou quatorze ans, il prit l'habitude d'organiser chaque année une campagne de chasse de deux mois pour se reposer de ses rudes travaux, et il nous emmena régulièrement avec lui. Nous partions dans un wagon, escorté d'une dizaine de Cafres, et gagnions un territoire situé près de la rivière Limpopo, qu'on appelle le Bas-Pays. Contrée singulière, couverte de hautes herbes et de broussailles, avec des bouquets d'arbres, de loin en loin, et qui littéralement regorge de gibier grand ou petit. Nous établissions un camp dûment entouré d'un rempart de mimosas pour nous protéger des chacals et des hyènes, et de là nous rayonnions chaque jour, à la poursuite de toutes sortes de bêtes, et avec des chances diverses, bien entendu.

Un jour, un magnifique couple de girafes vint rôder auprès de nous. Nous nous mîmes en chasse, mais les grands animaux nous éventèrent et prirent la fuite, tandis que nous nous lancions au triple galop derrière eux. Nous avions fait environ dix milles, et nos chevaux allèrent refuser le service, lorsque mon père fut assez heureux pour placer une balle de Martiny-Henry dans la mâchoire du mâle, qui, d'ailleurs, continua de courir.

—Maintenant, je l'aurai, nous dit-il. Il est inutile que nous le poursuivions tous trois. Rentrez au camp et attendez-moi.

La trace était facile à suivre. La girafe blessée perdait du sang en abondance, et les buissons en étaient élaboussés sur sa route. Cependant, elle eut la force de galoper pendant cinq milles encore, et ce n'est qu'à cette distance que mon père la trouva gisant à terre, et put lui donner le coup de grâce. Il était à peu près cinq heures du soir, et, dans la saison où nous étions alors, la nuit vient brusquement à sept heures.

Dépouiller la girafe et rentrer au camp le soir même, il n'y fallait pas songer. Une seule chose restait à faire, couvrir le corps de branches de mimosa, pour le garantir de l'attaque des oiseaux et des fauves, rentrer le plus vite possible, et revenir le lendemain.

La première partie de ce programme fut exécutée, mais, au moment où le chasseur allait se remettre en selle, il aperçut à l'horizon, dans la direction qu'il devait prendre, un nuage noir et épais qui s'avancait avec rapidité, qui montait progressivement sur le ciel, et que chassait avec force un vent assez violent. Pour un homme aussi expérimenté, l'hésitation et le doute n'étaient pas un instant possibles : la plaine brûlait ! Et il faut avoir vu ce spectacle pour se faire une idée de ce qu'il a de terrifiant, lorsque les flammes marchent sur un front de plusieurs kilomètres, précédées d'une multitude d'animaux

affolés, lorsque tout crépite, se tord et s'abat, lorsque le fléau court avec la vitesse d'un cheval au galop de charge.

On peut s'en tirer en mettant le feu soi-même à l'endroit où on se trouve. On est chauffé pendant quelques instants de façon assez désagréable, mais quand l'incendie primitif arrive, il s'arrête forcément, ne trouvant plus rien à dévorer. Par le plus grand et par le plus malencontreux des hasards, mon père n'avait sur lui ni allumettes, ni briquet, ni loupe, ni rien qui pût lui servir à allumer les herbes qui l'entouraient.

Et la flamme avançait sans relâche, précédée de son nuage opaque et fuligineux.

Il prit le seul parti qui lui restait à prendre : grimper dans un grand arbre, dans l'espoir que le fléau passerait trop rapidement pour l'enflammer, et qu'il serait assez haut au-dessus de la terre pour ne pas mourir de la chaleur. Il était

et sifflait dans une folie de destruction. A plusieurs reprises, les vêtements de mon père s'enflammèrent, et il dut les éteindre avec ses mains. Sa barbe et ses cheveux s'allumèrent tout d'un coup, et la douleur qu'il ressentit fut si affreuse que la force lui manqua presque pour rester sur son abri. Les feuilles, les branches minces grésillaient autour de lui, avec un bruit sinistre, et le malheureux homme suffoquait, dans la fumée, dans un air surchauffé que ses poumons se refusaient à recevoir.

Le passage du fléau fut heureusement rapide, et l'arbre ne prit pas feu. Mon père en descendit comme il put, les mains à vif, brûlé sur tout le corps, et le visage dans un état pitoyable.

Le serpent qu'il avait tué ressemblait à une branche morte ; la girafe n'était plus qu'un tas de charbon ; le cheval avait disparu.

Nous retrouvâmes l'auteur de nos jours, en pleine nuit, au milieu de la plaine noircie, tentant de faire à pied, en se traînant, les quinze milles qui le séparaient du camp. En nous apercevant, il s'évanouit. Puis il dut garder le lit quinze jours. L'année suivante, il repartait, et poursuivait les girafes comme un jeune homme.

Ah ! c'était un solide, que le père Barneveld !

MATHIAS DOULINE.

UN CLUB DE BEAUTÉ

Il s'est fondé, à Chicago, un club original, dont l'unique but est la conquête de la beauté pour toutes ses adhérentes. Le prospectus de la Société, fort alléchant, déclare qu'il suffit de se conformer aux statuts du club pour diminuer à coup sûr et, souvent même, effacer, presque entièrement, cette infortune de la laideur physique que la nature inflige à un si grand nombre de ses enfants.

Qui donc songerait à nier l'empire de la beauté ? Changez le nez de Cléopâtre, a-t-on coutume de dire, et la face du monde se trouve modifiée ! A ce seul point de vue, la tentative du club de Chicago serait intéressante. Nous allons voir par quels procédés il pense arriver à ses fins.

Créer la beauté est sûrement impossible, mais mettre en valeur ce qui existe de bien, amoindrir les défauts apparents, voilà la tâche de l'hygiène plastique entreprise par la nouvelle société. Elle a dressé à cet effet un grand tableau de prescriptions que les adhérentes “jurent sur la Bible” d'observer scrupuleusement, et dont le principe fondamental est celui-ci. “La beauté est le reflet d'une parfaite santé et d'un équilibre complet.”

Nous ne saurions évidemment analyser ce curieux code féminin qui comprend une centaine de pages, nous nous bornerons à quelques citations.

“Les adhérentes devront s'engager à ne plus lire de romans qui irritent les imaginations et développent une nervosité préjudiciable à la beauté, en provoquant le plus souvent l'amaigrissement”.

“La sobriété est la première condition pour conserver un teint clair et séduisant ; les dames devront se contenter d'une pinte et demie de boisson pour les vingt-quatre heures, soit deux verres par repas. Les grands dîners, à mets épicés, sont aussi très nuisibles et précipitent l'apparition des rides.

“Les adhérentes ne porteront pas de voilettes ; car, ainsi protégée, la peau du visage devient trop sensible et perd de sa vigueur.

“Pour éviter la fatigue des yeux, elles s'engageront à ne jamais lire au lit, ni en chemin de fer.”



Et le serpent, de dimensions gigantesques, retombait bientôt, la tête fracassée

assis à la fourche de deux branches, à vingt mètres du sol, et surveillait anxieusement l'approche de l'incendie, lorsqu'un sifflement aigu lui fit baisser la tête. Il était produit par un serpent de dimensions gigantesques, que son instinct avertissait du péril, et qui cherchait, comme l'homme, un abri loin de la plaine en feu. Heureusement, au cours de son ascension, le chasseur avait conservé sa carabine. Et le reptile retombait bientôt à travers les branches, la tête fracassée.

Cependant, les flammes arrivaient au-dessous de l'arbre. En quelques secondes, l'atmosphère devint irrespirable ; des flammèches volaient de toutes parts dans cette fournaise ; tout craquait

ÉBOULEMENT DE L'UNE DES BERGES DE "LA LIÈVRE"

Dans son numéro 76 du 3 octobre, l'« Album Universel » publiait un article concernant la région arrosée par la rivière La Lièvre.

Grâce à la plume bien trempée de M. Jules Griffard et à des photographies qu'il nous a gracieusement offertes, nous sommes en droit de penser que l'esquisse géographique dont nous parlons, a pu présenter quelque intérêt à nos lecteurs.

Or, ces pages venaient à peine d'être livrées au public, qu'un éboulement considérable se produisait. L'une des berges de La Lièvre, à 12 milles au nord de Buckingham, s'écroulait dans le lit de cette rivière. La surface du sol déplacé en cet endroit mesurant un mille de long sur un quart de mille de large. On comprend qu'une telle masse ait obstrué totalement ce cours d'eau, quoique sa profondeur à cet endroit fut de trente-six pieds.

Il paraît même que les écluses construites en cet endroit par le gouvernement, seraient cause du glissement des couches géologiques qui viennent de jeter l'émoi parmi la population rurale et hétérogène du canton Poupore. L'élévation artificielle du niveau de l'eau ayant, vu la nature et la perméabilité du sol, provoqué le déplacement mécanique de la masse éboulée.

A l'heure actuelle, l'écoulement des eaux s'effectue par de petits chenaux, qui nuisent à la propriété environnante.

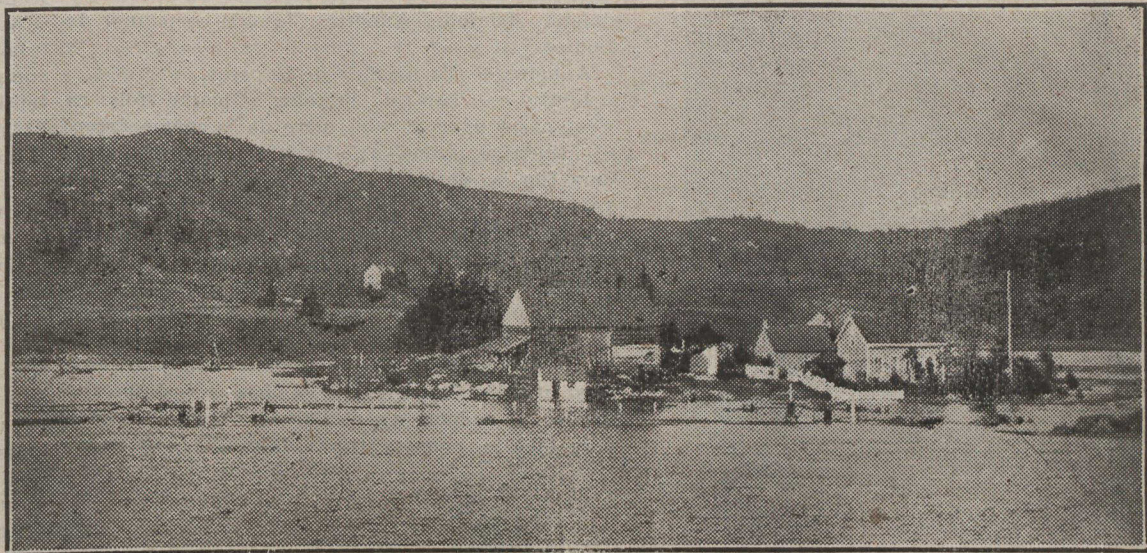
L'inspecteur du gouvernement pense qu'il ne sera pas possible de rendre son état normal à La Lièvre avant le printemps prochain. En supposant qu'on puisse amener là de puissants dragueurs. Il est donc probable que les travaux hydrauliques susdits représenteront une perte nette

probable, car le transport exigerait des sommes et des travaux énormes. Les écluses, qui ont été construites sous le gouvernement actuel, seront peut-être condamnées pour toujours.

Buckingham se ressent vivement de ce désastre. L'eau y étant devenue non potable, la corporation a dû faire distribuer par la ville des barils d'eau qu'on va puiser dans quelques puits, aux alentours. On a dû, l'autre matin, arrêter complètement le service de l'aqueduc, de crainte que

souscriptions pour ceux qui, ayant été éprouvés par le feu, le sont maintenant par l'eau.

Les géologues font maintenant, sur place, des études spéciales du sol argileux et de ses qualités de stabilité, afin d'éviter un nouveau phénomène du genre de celui dont nous parlons. S'il y a lieu, ces messieurs préconiseront le creusage d'un nouveau lit, qui permettrait de rendre à La Lièvre la navigation que l'éboulement de ces jours derniers interrompit indéfiniment.



MAISON DU GARDIEN DES ECLUSES. AVANT LA CATASTROPHE, CETTE MAISON S'ELEVAIT A ENVIRON 36 PIEDS AU-DESSUS DES ECLUSES ; ELLE EST MAINTENANT PRESQUE AU NIVEAU DE L'EAU.

ses conduites soient bouchées complètement par la boue que l'eau dépose dans les tuyaux.

L'« Agnès », qui remontait La Lièvre, après y avoir parcouru un mille, a dû atterrir. Le mécanisme de la machine étant obstrué par la glaise. A cause aussi de dommages survenus à l'immense chaudière de la pulperie, il s'est produit un nouvel arrêt des usines.

Les ouvriers ont construit, près de la puissante chute Dufferin, une large digue destinée à renforcer le pouvoir hydraulique. Sur une longueur

Il faudra dans ce cas éviter les couches de terre glaise, ce qui ne sera peut-être pas facile, vu la grande déclivité du terrain, en certains endroits, et la nature générale du sol.

Ce qui s'est produit a tellement affecté les populations de la région paisible de La Lièvre, qu'on craindrait même pour la sécurité de la coquette ville de Buckingham. Espérons qu'il n'en sera rien, et que le calme se rétablira dans l'esprit des quelques fermiers éprouvés.

Ces notes brèves en disent assez pour que nos lecteurs comprennent que nous désirons satisfaire la curiosité de nombreuses personnes, en publiant les vues ci-contre prises tout dernièrement sur les lieux. On peut, d'après elles, juger de l'effet produit par la crue subite de l'eau qui, naguère, coulait paisible au pied des habitations.

Au moment où nous allons sous presse, nous apprenons qu'un nouvel éboulement, moins considérable que le premier, s'est produit sur le bord de La Lièvre, déjà entamé. On ne croit pas que le mouvement du sol, à cet endroit, soit terminé, et on prend des précautions pour protéger la vie des citoyens et sauver leurs biens meubles.

L'ingénieur du gouvernement pense qu'il va se produire un nouveau glissement, car, à environ un mille de la rivière, il y a une grande fissure, profonde de plusieurs pieds.

Le barrage et les écluses à Poupore sont complètement détruits, et il faudra les reconstruire, ainsi que nous le disions plus haut, avant de pouvoir rouvrir la navigation.

Il est évident, qu'il est presque impossible à l'homme de lutter contre des forces naturelles aussi puissantes. Toutefois, en certains pays, on a essayé de résoudre des problèmes de ce genre. Des canaux de drainage ayant été pratiqués dans le sol, afin d'éliminer le plus d'eau possible d'entre les différentes couches de terre.

On a ensuite planté à leur surface, et selon des tracés spéciaux, des arbres à racines pivotantes. Ces végétaux devant jouer le rôle de tenons naturels.



VUE PRISE AU MOMENT OU L'EAU COMMENÇAIT A SE FAIRE UN CHEMIN. ON VOIT LA MAISON DE M. DUNCAN McMILLAN A MOITIE ENSEVELIE DANS LA GLAISE

de quarante mille dollars ; sans compter celles subies par les propriétaires fonciers du voisinage, dont quelques-uns ont été ruinés.

Toutefois, on a déjà commencé certains travaux ne permettant aucun délai.

Une escouade d'hommes a été envoyée par le gouvernement sur La Lièvre, mais c'est l'idée du contremaître que ses hommes ne pourront rien faire à moins que le gouvernement ne fasse transporter un dragueur sur la rivière. Cela est peu

de plusieurs milles, on voit des poissons, gros et petits, ventre en l'air, descendant le courant.

M. Henri Bourassa s'est rendu sur La Lièvre pour constater de « visu » la grandeur du désastre. On profitera de cette visite pour demander au député de Labelle de faire un rapport spécial au gouvernement sur la situation.

« Si le gouvernement ne veut pas aider ces malheureux, a dit un des principaux citoyens de Buckingham, eh bien ! nous ferons de nouvelles

LAQUELLE DES DEUX

Louise, 26 ans.
Annette, 19 ans.

Louise est entrée sans bruit dans la chambre d'Annette, et elle s'arrête tout interdite, en voyant sa soeur toute en larmes.

Louise. — Qu'est-ce que tu as ? Pourquoi pleures-tu ?

Annette, très ennuyée d'être surprise. — Ça n'est rien. Là, c'est fini.

Louise. — Dis-moi pourquoi tu pleures, mon chéri ?

Annette. — Je ne sais pas. C'est... nerveux. C'est le temps.

Louise. — Allons donc ! Je vais te le dire, moi. C'est pour hier.

Annette. — Hier ?

Louise. — Ne cherche pas à me tromper. C'est à cause de la réponse que papa et maman ont donnée hier à...

Annette, avec précipitation. — A ce jeune homme ? Mais non... jamais de la vie.

Louise. — Parfaitement si... à M. Paul Raynaud, qui t'avait demandée.

Annette. — Je te jure...

Louise. — Ne jure donc pas. C'est bien inutile de feindre avec moi, va, avec ta grande soeur. Ai-je deviné juste ?

Annette, avec effort et bas. — Oui.

Louise. — Je l'aurais parié. (La prenant par le cou). Embrasse vite, et plus fort que ça. C'est absolument bête et nigaud, tu sais, de te faire du chagrin pour des machines pareilles, pour un petit monsieur...

Annette. — Un mari !

Louise. — La belle histoire ! Un mari de perdu, dix de retrouvés.

Annette. — Pas tant que ça ! Tu es bonne, toi, tu en parles à ton aise ?

Louise. — Que veux-tu dire ?

Annette. — Rien. Sinon que je commence à en avoir assez. (Sa voix tremble). Je suis humiliée. (Elle pleure).

Louise. — Qu'est-ce qui t'humilie ?

Annette. — Ca, tiens !... D'être toujours demandée et jamais être accordée. On finit par le savoir dans le monde... partout, à Paris, et même en province... et ça me fait du tort ; on n'y comprend rien, on se dit : "Qu'est-ce qu'il y a ? Quelle chose d'énorme évidemment." On croit peut-être que j'ai des infir... des infirmités cachées ! (Elle pleure.)

Louise, la câlinant. — Es-tu sotte, mon gros chat ! Toujours demandée... Et tu te plains ! Qu'est-ce que tu dirais donc si tu étais à ma place, moi qu'on ne demande jamais, qui passe inaperçue, comme si je n'existais pas ? Hein ? Tu ne trouves rien à répondre ?

Annette. — Je pleurerai dix fois plus si j'étais toi, voilà tout !

Louise. — Ca m'avancerait bien ! Crois-tu que c'est ça qui me ferait monter plus tôt à l'autel ? Allons, ne te tracasse pas, et essuie tes yeux. D'ici très peu de temps, — retiens ce que je prédis, — tout ça va changer.

Annette, incrédule. — Oh !

Louise. — Il n'y a pas de oh ! Ca va changer, parce que j'ai pris un grand parti. Quand je suis entrée tout à l'heure dans ta chambre, je venais justement pour te l'annoncer. Es-tu plus calme ?

Annette. — Oui, mais je ne devine pas.

Louise. — Ecoute. Je t'aime de tout mon coeur, tu le sais ?

Annette. — Et moi donc !

Louise. — Tu es bien sûre que je ne suis pas jalouse de ma petite Nette ? Tout ce qui t'arrive d'heureux, même si c'est un peu à mes dépens, ah ! Seigneur ! j'en suis plus contente encore que si ça m'arrivait à moi !

Annette. — Tu es bonne.

Louise. — Je ne suis pas bonne, tu m'ennuies. Eh bien, malgré ça, j'ai remarqué, depuis quelques années, une chose qui me vexe beaucoup... Oh ! mais beaucoup... C'est qu'on te demande toujours en mariage, toi, mâtine, et jamais moi.

On t'a demandée onze fois depuis deux ans et demi.

Annette. — Toi aussi, sois juste ?

Louise. — Une fois, moi, M. de Châteaublanc, qui avait soixante ans... et qui boitait.

Annette. — Mais très riche ! Aussi riche au moins, à lui tout seul, que mes onze à moi réunis !

Louise. — C'est vrai ; il faut bien avoir quelque chose. Enfin, ça n'est pas à comparer avec toi. Tous les jeunes, tous ceux qui étaient bien, qui m'auraient plu à moi, c'est toi qu'ils demandaient. Toujours Annette. Jamais ce paquet de Louise.

Annette. — Tu me fais de la peine.

Louise. — Tais-toi, mignon. Chaque fois, ça s'est passé avec père et mère de la même façon. — Madame, monsieur, disait le jeune homme, ému (ou la personne respectable qu'il avait envoyée à sa place), j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille. — Louise ? lançait maman, qui a une si grande envie de me caser. — Non, Annette, répondait le jeune homme, ému. (ou la personne respectable). — Alors, n'allons pas plus loin, monsieur, déclarait papa. Vous n'êtes pas le premier qui demandiez Annette ; mais c'est une décision irrévocable chez nous de ne pas marier la cadette avant l'aînée. Quand Louise sera établie, nous verrons. D'ici là, nous avons



le regret..." Et le jeune homme, ému, (ou la personne respectable) partait, navré. Dans les premiers temps, je n'y faisais pas trop attention. Je me disais : C'est un hasard. Mon tour va venir. Un de ces quatre matins, j'aurai ma série, moi aussi. Et puis, je t'en moque, les mois passaient, elle n'arrivait jamais ma série, c'était la tienne qui grossissait... Annette... Annette... Ils voulaient tous Annette. Tu comprends qu'à moins d'être bouchée, dame ! j'ai fini par m'en apercevoir... et par comprendre...

Annette. — Et tu m'en veux ?

Louise, pince-sans-rire. — A mort !

Annette, alarmée. — Ce n'est pas de ma faute, je te le jure. Je n'ai jamais rien fait pour...

Louise, avec élan. — Oh ! mon bijou ! Mais je le sais bien ! T'en vouloir ! Ah ! là là ! Seulement, j'ai été forcée de m'avouer que je ne plaisais pas. C'est embêtant, c'est le comble du déshonneur... tout ce que tu voudras. Mais c'est comme ça. Au bal, "ils" ne m'invitent jamais.

Annette. — Ils font bien mieux que ça !

Louise. — Oui, oh ! je sais. "Ils causent" les valses avec moi au lieu de les danser. Si tu t'imagines que je suis dupe ? A notre époque, vois-tu, quand les messieurs préfèrent la conversation d'une jeune fille au plaisir de la tenir dans leurs bras, c'est pas bon signe pour elle ! Bref ! voilà

ce que je me suis dit : "Pourquoi père et mère s'obstinent-ils à refuser Annette à tous ceux qui la leur demandent ?" — Parce qu'ils pensent que ça me ferait du tort si Annette se mariait avant moi, et que j'aurais encore plus de mal ensuite à "trouver". Est-ce ça ?

Annette. — Quand ce serait, ils ont bien raison. Tu es l'aînée. C'est toi qu'on doit épouser d'abord.

Louise. — Oui. Mais à une condition, c'est que je plaise. Or, je déplais.

Annette. — Peux-tu dire ?...

Louise. — Je déplais, puisqu'on me laisse pour compte, et que je suis déjà à la fin de ma vingt-septième année !

Annette. — Aux derniers les bons !

Louise. — Je ne m'illusionne pas. Aussi, le seul moyen d'en sortir, ai-je pensé, c'est de ne pas me marier. Et j'y suis désormais résolue.

Annette. — Toi ?

Louise. — Mon Dieu, oui. A quoi bon m'entêter ? Je me sens l'étoffe d'une vieille fille. Tout à l'heure, après le dîner, je vais annoncer la chose à papa et à maman. Ils insisteront un peu, par affection, par politique, parce qu'ils m'aiment bien dans le fond ; mais, en eux-mêmes, ils m'approuveront, et d'ici une semaine au plus, nos amis, nos relations, tout le monde saura que Louise Durocher a renoncé à être une dame.

Annette. — Tu es folle. Je suis suffoquée !

Louise. — Alors, ma petite... après les onze jeunes gens qui dépérissent, depuis deux ans qu'ils ont été si mal reçus (sans parler du douzième d'hier, de ce Paul Raynaud, qui ne t'est pas indifférent, si j'en crois mon petit doigt de grande soeur), avant quinze jours ils vont rappliquer tous à la maison pour te redemander. Tu n'auras plus que l'embarras du choix, et père et mère seront forcés de te lâcher. Voilà, mon chou. Tu vois que tu étais une petite cruche de pleurer ? Eh bien, tu n'ouvres pas la bouche ? Tu ne m'embrasses pas ? A quoi penses-tu ?

Annette, très émue. — Je pense... je pense... que c'est tellement beau... tellement sublime et gentil...

Louise. — Vas-tu recommencer à faire l'oie ?

Annette. — ...Que je ne le veux pas. Non, je n'accepte pas que tu te sacrifies ainsi pour moi.

Louise. — Mais je ne me sacrifie pas !

Annette. — Je serais une misérable si je te laissais...

Louise. — Zut ! Bonsoir (Fausse sortie.)

Annette. — Ne t'en vas pas.

Louise. — Alors, cesse de dire des bêtises.

Annette. — Je ne suis pas si gamine que tu penses, va, ma Louison ! Je suis capable, moi aussi, de bien des choses !

Louise. — Mais, j'en suis sûre, mon poulet. Je connais ton coeur. Si tu étais à ma place, je parie que tu agirais de même.

Annette. — Oui. Oh ! Certainement.

Louise. — Tu vois bien ? C'est si naturel ! Je suis un obstacle, un empêtro. Je suis laide et tu es jolie...

Annette. — Pas vrai. Tu as des cheveux superbes, et le coiffeur t'en a offert deux cents francs.

Louise. — Je suis vieille et tu es jeune.

Annette. — Je te rattraperai bien.

Louise. — Tu as cinquante mille francs de plus que moi, de notre cher oncle André... Enfin, tu as tout, et moi rien.

Annette. — Je proteste.

Louise. — Rien... ou pas grand-chose. A quoi bon te barrer la route ? Ce que je fais est simple, et il n'y a même pas à me remercier. N'en parlons plus.

Annette. — Si, parlons-en. Et sais-tu la vérité ? veux-tu la savoir ? S'il y en a une de nous deux qui doit se sacrifier... Eh bien, c'est moi !

Louise. — Allons, bon !

Annette, exaltée. — Oui, moi !

Louise. — Voilà une affaire, à présent !

Annette. — Mais dame ! vois : puisque c'est toujours moi qu'on demande et jamais toi, c'est donc ma présence seule qui est cause de tout le mal. Je t'éclipse, je te porte ombrage...

Louise. — Tu es folle !

Annette. — Si je disais, moi, de mon côté, que je refuse de me marier, que je veux rester fille, ça remettrait tout en place, et ils seraient bien forcés, eux, là, les douze qui soupirent, de se battre alors sur toi.

Louise. — Ou sur une autre ! Ah ! ma pauvre petite naïve !

Annette. — Naïve au non, je n'en démords plus. C'est moi qui tiens à ne pas me marier. Est-ce clair ?

Louise. — Non, c'est moi, l'aînée.

Annette. — Moi, la cadette.

Louise. — Ecoute, veux-tu ? Nous allons tirer à pile ou face ?

Annette. — Oh ! non ! Ce n'est pas le sort et le hasard qui doivent régler des choses aussi graves.

Louise. — Le sort et le hasard, c'est le bon Dieu ! La Providence peut aussi bien nous éclairer avec un petit sou. (Elle a sorti un sou de sa poche.)

Annette. — Tu as raison. Pile, c'est moi qui doit rester fille.

Louise. — Par conséquent, moi, c'est face. (Elle s'apprête à lancer le sou.)

Annette. — Attends. (Elle fait un signe de croix.) Va ! (Le sou est lancé.)

Louise, qui a vu la première. — Face ! j'ai gagné. Je ne me marierai jamais !

Annette, triste. — Oh ! ma pauvre petite. (Elle a les larmes aux yeux.)

Louise, fébrile, l'embrassant avec un peu trop de nervosité. — Mais ris donc, Nette ; c'est la première fois que j'ai de la chance !

HENRI LAVEDAN.

LA CHEVAUCHÉE DE FEU

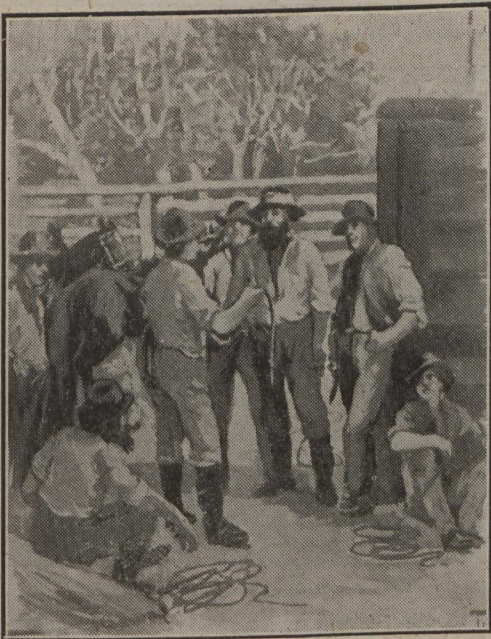
Scène de la vie australienne

Notre ami, Joë Traveller, qui a couru le monde, nous envoie ce récit. Il dépeint bien les moeurs encore sauvages du nord de l'Australie, où on ne connaît qu'une loi : celle du plus fort, une justice, celle du rifle, et où les colons sans cesse en but aux coups de mains des flibustiers.

Après vingt ans de durs labeurs, un Irlandais, Mac Goldy, et un Français, Henri Cahuzac, avaient mis en valeur un immense domaine dans l'extrême nord du Queensland. Ils élevaient des chevaux par centaines, dans des plaines sans fin, fournies de hautes herbes.

Mac Goldy avait deux fils et une fille, Dinah, exquise et vaillante blonde de dix-huit ans. Cahuzac n'avait qu'un fils, Jean.

Le bonheur habitait Goldy-Hill, c'était le nom de la ferme, jusqu'au jour où quelques cavaliers demandèrent à parler à Mac Goldy.



LA MENACE

C'étaient des gens venus depuis peu dans le pays, se disant "diggers", piocheurs, chercheurs d'or, des Anglais, ayant tout l'air de flibustiers.

Mac Goldy, appelé par les singuliers visiteurs, se présenta, escorté de son plus jeune fils et de Jean Cahuzac.

Tous, colons de Goldy-Hill et visiteurs, avaient en main le fameux horse-whip des chasseurs de chevaux, fouet à manche court, mais dont la touche mesure plus de quinze verges, et que termine une mèche en fil d'aloès, qui claque terriblement et mord d'une façon redoutable.

— Je suis William Wilson, — commença l'étranger. — J'ai aperçu miss Dinah Mac Goldy... je l'aime... Je viens vous la demander pour femme.

Jean Cahuzac sursauta. Il tressaillit dans tout son être... et emporté, malgré lui, il s'écria :

— Cet homme est fou... Venir nous demander notre Dinah !

Mais Mac Goldy, très froidement, mit sa robuste main sur l'épaule du jeune homme, le ramena en arrière, en disant :

— C'est moi qui dois répondre, non les jeunes gens...

Il se tourna vers John Wilson :

— Je suis très flatté de la demande que vous me faites, — dit-il, — mais quand ma fille sera en âge de se marier, c'est parmi les fils de mes amis qu'elle choisira son époux.

John Wilson, désappointé, s'emporta :

— J'aime Dinah, — s'écria-t-il, — et pour l'avoir vous ne savez pas ce dont je suis capable.

— Nous le verrons.

— Tenez, Mac Goldy, — ajouta l'Anglais, — vous voyez cette mèche de fouet... elle en a encore pour huit jours... Eh bien, je vous jure qu'avant qu'elle ne soit usée, vous m'aurez donné Dinah pour femme, ou Goldy-Hill n'existera plus...

Il montrait, frémissant, la mèche de son horse-whip.

Mac Goldy regarda encore cet insolent garçon. Puis, très calme, sans souffler mot, il lui tourna le dos et rentra dans la ferme.

Désormais, on redoubla de vigilance à Goldy-Hill.

Dans la huitième nuit, Jean Cahuzac, qui faisait une ronde, vit les chevaux, à demi-sauvages, courir affolés dans la plaine, tourner, semblant pris de panique.

Presque en même temps, le vent lui apporta une odeur de bois et d'herbes brûlés.

Les flibustiers avaient mis le feu dans la plaine au milieu de laquelle se trouvait la ferme.

Jean Cahuzac s'écria :

— Nous ne pouvons mourir ainsi. Il y a un moyen de nous sauver, nous devons le tenter sans retard.

— Lequel ?

— Nous faire un passage à travers les flammes. "En sacrifiant nos chevaux... S'ils passaient en troupe serrée dans la plaine... ils éteindraient le feu sous leurs sabots... nous créeraient un passage... comme un sentier au milieu du feu..."

La voix de Dinah s'éleva :

— Père, — dit-elle, — ce que propose Jean est la seule chance ; nous la devons tenter... Allons... à cheval.

— Voici, — reprit Jean, — ce qu'il faut faire... les chevaux tourbillonnent parce qu'ils manquent de guide... vous savez que dans le danger... les chevaux suivent toujours celui qui les entraîne, et qu'ils se jettent aveuglément dans le péril... Je vais avec mon cheval courir au milieu des animaux, les exciter... les appeler... Voyant un guide, ils se précipiteront à ma suite... Vous, par derrière, vous fouetterez les hésitants à grands coups de horse-whip.

— Mais, — dit Mac Goldy, — toi, courant devant, mon garçon, tu seras au plus fort de la flamme... tu périras.

Jean répondit :

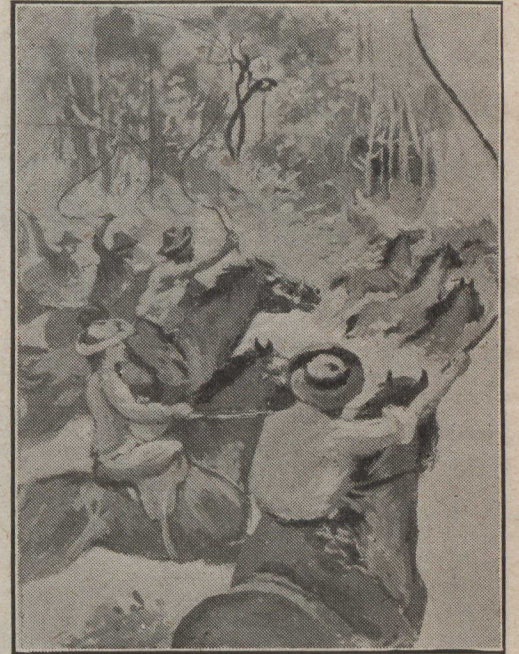
— Dieu me secondera...

Dinah lui serra la main.

— Je prierai pour vous, — dit-elle tout bas.

Peu après, Jean était en selle. Il fouettait les chevaux sauvages, les rassemblait, puis les lançait... les entraînait. On eût dit une charge fantastique, une trombe de chevaux. Derrière Mac Goldy, ses fils, Henri Cahuzac, criant, le fouet haut claquant, frappant sans cesse, activaient la course. Et Dinah, sur sa pouliche, hardie, suivait

cette chevauchée folle. Sous les milliers de sabots, les herbes foulées, écrasées, que le feu gagnait, s'éteignaient. Les colons de Goldy-Hill tra-



LA COURSE À TRAVERS LES FLAMMES

versèrent ainsi la plaine comme sur une route entre deux brasiers en flammes...

Quand on fut hors de danger, on chercha Dinah. Elle avait disparu...

Et Jean, ce fut en vain qu'on l'appela.

Enfin, la voix de la jeune fille cria :

— Par ici... Par ici...

On accourut et l'on vit Dinah qui tenait dans ses bras Jean, couvert de brûlures et de sang...

Quand, une heure après, Jean ouvrit les yeux, ce fut le visage de la jeune fille qu'il aperçut.

— Merci, Jean, — dit Dinah doucement, — nous vous devons la vie...

— Allons, — dit Mac Goldy, — embrasse ton fiancé, ma fille...

Et, se tournant vers Cahuzac, il ajouta :

— En mariant Dinah avec Jean, nous enlevons aux flibustiers tout prétexte de nous brûler vifs.

Puis, tristement, regardant la plaine qui fumait :

— Mes enfants, — dit-il, — du courage... Reconnaissez Goldy-Hill... et que Dieu nous aide !

JOE TRAVELLER.

VARIÉTÉS

Le cri du cœur :

— C'est très bien, Jean, de savoir lire. Quels livres veux-tu que je t'achète.

— Jean, spontanément. — Deux livres de bonbons.

Les drôleries des banalités :

— Oh ! je vous en prie, madame, ne prenez pas la peine de me reconduire jusqu'à la porte...

— Ce n'est pas une peine, cher monsieur, c'est un plaisir.

Aux Tuileries :

— Sais-tu, maman, la surprise que tu devrais faire à papa pour sa fête ?

— Quoi donc ?

— Achète-moi une petite soeur, sans le lui dire.

Un voleur récompensé.

Un voleur en train de forcer un coffre-fort est très étonné en relevant la tête de trouver un gentleman qui le regarde faire tranquillement. Il essaie de se sauver, mais le gentleman l'arrête.

— Continuez, mon ami, lui dit-il, votre travail m'intéresse beaucoup.

— Pourquoi donc ? demande le voleur, étonné.

— Parce que j'ai perdu la clef de ce coffre-fort. si vous pouvez l'ouvrir, vous serez très bien payé pour votre peine.

ALBUM UNTERSEL

PIERRE VACHON, ex-échevin.

CAMILLIEN NOEL, avocat.

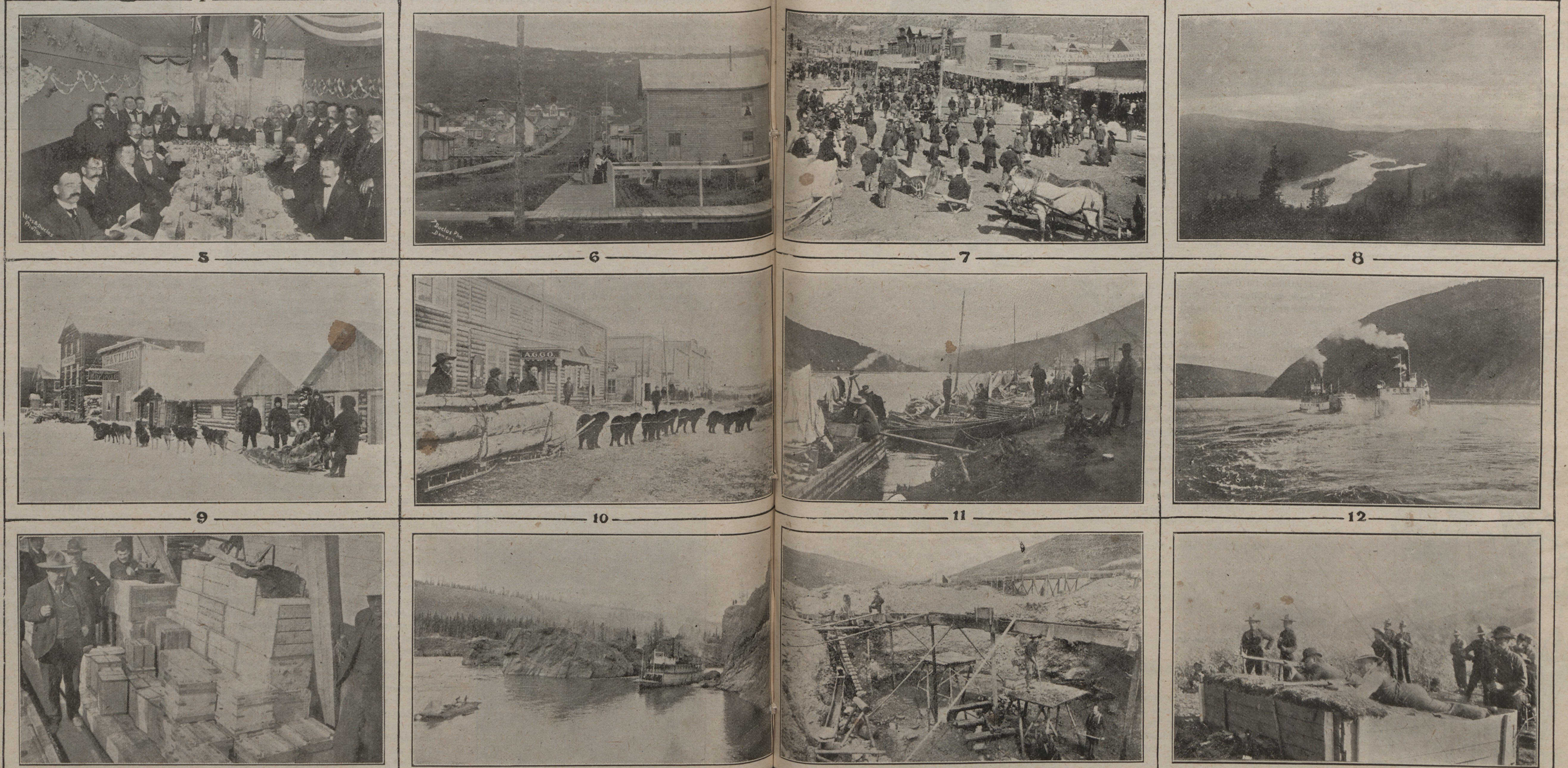
PIERRE LEDIEU, avocat.

F. X. GOSSELIN, sous-commissaire de

AUGUSTE NOEL, avocat de la Couronne. AIME DUGAS, employé au commissariat de l'or.

J. E. GIROUARD, registrateur.

M. l'abbé CORBEIL, curé de White-Horse



1. Banquet en l'honneur de M. Raymond Préfontaine (1902). — 2. Rue Harper, Dawson. — 3. Front Street, Dawson. — 4. Le soleil de minuit à Dawson. — 5. Scène d'hiver dans une rue de Dawson. — 6. Traineau de billots à Dawson. — 7. Débarcadère à Dawson. — 8. La navigation dans le Yukon. — 9. Envoi de poudre d'or, valant \$1,500,000. — 10. Vapeur à la remorque, rapide des cinq doigts. — 11. Le travail d'été dans la mine Eldorado. — 12. Le juge Dugas et le gouverneur Congdon au champ de tir.

DANS LE YUKON

POUR NOS LECTRICES

LA MODE

Les manches continueront à être larges, très larges dans le bas, plus larges même que ce que nous avons eu jusqu'ici ; les berthes des épaules seront très tombantes et les basques des jaquettes — celles-ci ajustées — seront très longues.

Quant aux étoffes que l'on portera, sans aucun doute, elles seront d'un tissage fil à fil, bourru, mais non accompagnées de fils et de duvet comme les années passées. On parle d'une lisière colorée, d'un ton plus foncé ou plus clair que la robe, qui servira de prétexte à d'ingénieuses fantaisies que les couturiers sauront déjà rendre gracieuses.

Le costume-tailleur conservera toute sa vogue, seulement, on le féminisera par un travail plus ouvragé.

Pour les courses, le matin, les jupes continueront à être courtes; mais les robes de ville, de visites, en un mot, les robes habillées auront une jupe très longue, traînante, ayant au moins cinq centimètres devant de plus qu'il n'est nécessaire.

Ceci n'est pas nouveau, puisque les modes d'été nous avaient déjà donné des jupes dans ce genre, pour l'essayage desquelles, afin d'obtenir une longueur régulière, les dames montaient sur un gros dictionnaire. De cette façon, grandies, elles étaient sûres que la jupe avait la rondeur voulue.

On continuera à doubler les jupes de soie, ce



Toilette de ville et de promenade

qui est infiniment plus agréable que les fausses jupes détachées qu'on ne parvient pas à relever. Elles étaient pour ainsi dire obligatoires et le

sont encore pour les dessus légers, tels le voile, l'étamine, la mousseline, etc.; mais avec le drap et les tissus épais, c'est tout différent. Par exemple, pour la jupe ayant un volant en forme, on combinera les deux systèmes, c'est-à-dire que la jupe sera doublée à plat jusqu'au volant, qui sera flottant et complètement détaché du volant de soie de la fausse jupe.

La réussite d'une façon de robe dépend souvent et même beaucoup plus qu'on ne pense des dessous. Aussi, ne saurais-je assez vous recommander, Mesdames, de soigner ceux-ci. Par dessous, j'entends le corset et j'entends les jupons.

La mode des tailles fines, des tailles de guêpe étant passée, tout le monde, ou du moins toutes les femmes se piquant d'élégance, étant au corset droit, je n'ai pas à vous signaler les avantages réels de celui-ci, au point de vue de la santé et de son influence sur la toilette. Il est donc indispensable avant d'essayer une robe de mettre le corset qui doit l'accompagner.

Car, aucune de vous, mesdames, n'ignore qu'il est plusieurs genres de corsets, le corset du matin, le corset de fatigue, le corset de promenade et le corset du soir.

Le corset donne à la taille sa grâce; celle-ci consiste dans la souplesse et la flexibilité. Cependant, pour le matin, pour vaquer à leurs occupations diverses, faire leurs comptes de ménage, leur correspondance, bien des jeunes femmes se contentent du corset du matin en tulle, légèrement baleiné, ou d'une ceinture spéciale en tissu élastique sans busc ni baleine, qui laisse au corps tous les mouvements, sans lui occasionner aucune gêne.

Pour la solidité, les corsets de coutil sont incomparables et d'une durée infinie; mais ils manquent d'élégance, et, pour s'habiller, on prendra plutôt un corset fait de batiste, de faille, de moire, de satin, de soie brochée ton sur ton, aux nuances délicatement fondues.

Le satin noir rencontre aussi beaucoup d'amateurs; mais les corsets les plus élégants se font dans les teintes douces avec, généralement, le jupon de soie assorti; telles la couleur ivoire, la soie blanche brochée destinée aux jeunes mariées, le rose à peine teinté, le bleu pastel, etc.

Inutile de vous rappeler, mesdames, que l'art et la coquetterie rivalisent dans la garniture des corsets que l'on fanfreluche de choux, de noeuds, de dentelle précieuse, de broderie fine, de ruban brodé.

Et pour maintenir le corset, bien en place, ce qui n'est pas toujours facile, des jarretelles en ruban de soie ou en élastique assorti, partent du devant et des côtés du corset pour se rattacher aux boulettes de ruban que l'on a soin de coudre à ses bas. Les jarretières sont complètement abolies.

MANTEAU NOUVEAU pour JEUNE FEMME

Manteau nouveau pour jeune femme, en drap marron. La forme rappelle, avec plus d'élégance, l'ancien mac-farlane. C'est un paletot à godets avec une pèlerine-châle, plissée dans le dos par un bouquet de plis, et sur les épaules. L'empèchement joliment découpé est rayé de piqûres très rapprochées. Une passementerie ton sur ton ou noire souligne le bord du vêtement et de la pèlerine.

Le col rabattu est orné de même. Voir le croquis du dos pour la coupe de la pèlerine et la disposition des plis.

Chapeau de feutre marron orné de plumes noires.

TOILETTE DE VILLE ET DE PROMENADE

Cette toilette, remarquablement habillée, d'une élégance de très bon goût, conviendra surtout à



Manteau nouveau pour jeune femme

une jeune femme grande et mince plutôt qu'à une personne de taille moyenne et un peu forte, qu'elle grossirait.

Elle est en petit drap noisette, la jupe formée de trois petites jupes superposées, composées de plis creux se touchant l'un l'autre, plus serrés, c'est-à-dire plus étroits à la ceinture, par conséquent plus creux. Ces trois jupes sont cousues sur un dessous en faille noisette et tombent assez l'une sur l'autre pour ne point laisser, en marchant, apercevoir la soie du dessous. Des rosaces brodées en chenille marron garnissent chacun de ces volants; elles sont posées au milieu ou plutôt sur chaque pli: une grande rosace en bas, une plus petite environ trois centimètres plus haut.

Le corsage, à lui seul, est un petit chef-d'œuvre. Il est blousant, relié à la jupe par une ceinture suisse en beau velours de soie marron qui ferme sur le côté. Une pèlerine composée de plis creux pareils, mais un peu plus étroits, à ceux de la jupe, également brodés de deux rangs de rosaces en chenille marron, lui donne un petit air vêtement qui permet de la porter dans la rue sans rien autre sur les épaules. Ce collet-pèlerine est rattaché à un empiècement en drap uni, très montant et très sobre que ferme une série de jolis boutons dorés, au moyen d'une bande en velours marron brodé de soie crème, qui forme pointe devant et pointe derrière. La fermeture en est soigneusement dissimulée.

Les manches sont faites dans ce même style, c'est-à-dire formées de plis creux à deux rangées de rosaces, étroites dans le haut, mais qui vont en s'élargissant considérablement dans le bas.

Des gants très longs sont presque de rigueur.

Le chapeau, fort joliment relevé sur le côté gauche, est en paille ou coulissé de soie brune, garni de roses fines et d'un peu de mousseline de soie crème, qui relève l'éclat de leur teinte rose.

CÀ ET LÀ

UNE JEUNESSE RELATIVE

Sait-on que le monde est plus jeune de trois ou quatre mois qu'il n'en a l'air ? Le fait est pourtant historique et nullement astronomique.

Jusqu'au XVII^e siècle, l'année catholique commençait le jour de Pâques. Or, cette fête est, comme chacun sait, relativement mobile, puisqu'elle est fixée au premier dimanche après la pleine lune qui suit l'équinoxe du printemps—en vertu de quoi Pâques oscille entre le 22 mars et le 25 avril. Cette circonstance rendit donc, jusqu'au XVII^e siècle, le commencement de l'année assez fluctuant. Il dut même se trouver, au cours des âges, des années qui eurent treize mois, tandis que leur voisine n'en avait que onze. Pour faire cesser ces irrégularités, Charles IX décida que l'année 1564 commencerait le 1^{er} janvier ; 1563 se trouva donc ainsi raccourci de trois mois—ce qui fait que le monde a sur les épaules douze semaines de moins qu'il ne croit.

DEUX MARIAGES AMERICAINS

Pendant un bal, l'autre jour, à New-York, un jeune homme ayant été présenté à une jeune fille qu'il trouvait à son goût, n'a pas hésité, la valse finie, à lui demander sa main. Séance tenante, miss X... acceptait, et comme le maître de la maison était pasteur protestant, le mariage put se faire aussitôt en présence de tous les invités, "une demi-heure" juste après la demande ! Le soir même, à la fin du bal, les nouveaux mariés partaient en voyage de noces. Tout le monde parle de ce record vraiment extraordinaire, même pour les Etats-Unis.

A Tioga, Pennsylvanie, M. Thomas-L. Bennett, employé à la Fletcher anufacturing Company, de Providence, et Mlle Edith Ring, à la suite d'un pari, viennent d'être mariés en ballon, à une altitude d'un mille, et cela en présence d'une foule immense qui suivait avec la plus grande attention tous les mouvements de l'aérostat.

La foire battait son plein en ce moment, dans la ville, et un prix avait été offert par un aéronaute au couple qui accepterait d'être marié dans son ballon. Un ami de Bennet, ayant entendu le propos, et sachant que son ami devait prochainement se marier, lui raconta ce qu'il savait à ce sujet. Il ajouta en riant qu'il lui pariait 300 dollars qu'il ne se marierait pas de cette façon. Bennett accepta le pari et, après avoir consulté sa fiancée, tous deux se mirent à la recherche d'un ministre pour procéder à la cérémonie en ballon. Ils ne furent pas longtemps à en trouver un, et quelques heures plus tard, tous trois, en compagnie du propriétaire du ballon, prenaient place dans la nacelle, et l'aérostat s'enlevait, au milieu des acclamations de la foule. La cérémonie terminée, le ballon est redescendu sans accident, et les nouveaux mariés ont déclaré être enchantés de leur voyage. A qui le tour ?

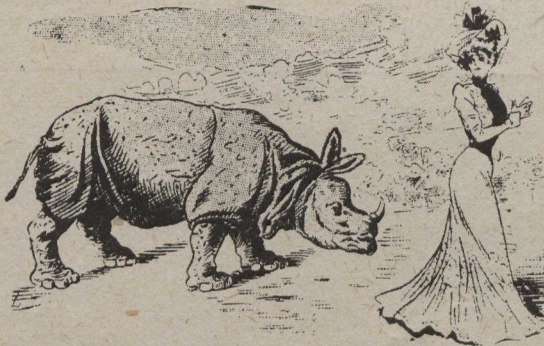


LES HORLOGES MONUMENTALES

Un des lecteurs de l'"Album Universel" signalait, dernièrement, l'existence d'une horloge qu'il croyait être la plus grande du monde. Il en existe une autre, cependant, de dimensions bien supérieures et qui se trouve à Malines, en Belgique, sur la tour gothique, haute de 300 verges, de la cathédrale de Saint-Rambaud. Sur chacune des quatre faces de la tour, à 240 verges au-dessus du sol, se trouve un cadran gigantesque de 40 verges de diamètre, dont les chiffres romains ont 12 verges de hauteur. Pour donner une idée exacte des dimensions colossales de ces cadrans, on en a figuré un, en vraie grandeur, sur le pavé de la Grand' Place, autour du monument de Marguerite d'Autriche.

UN RHINOCEROS DOMESTIQUE

La femme du gouverneur de Bornéo possède un animal favori que peu de personnes lui envieront. La maison du gouverneur se trouve à



proximité d'une jungle. Un matin, il en sortit un tout jeune rhinocéros. On le captura, on le nourrit avec du lait, il grandit lentement, s'appriivoisa et devint bientôt un animal domestique. Il n'a jamais voulu retourner à la jungle. Aujourd'hui il est assez gros déjà, et très dévoué à sa maîtresse. Il la suit comme un simple caniche. Sera-t-il aussi docile lorsqu'il sera parvenu à l'âge adulte ?

LE PAVAGE EN PAILLE

Nous avons eu le pavage en pierre ; nous possédons actuellement le pavage en bois, on nous promet le pavage en verre ; enfin, nous avons en perspective celui en paille. L'essai en a été fait par des cultivateurs de l'ouest des Etats-Unis. Dans cette région, à chaque automne, les routes sont couvertes d'une épaisse couche de poussière, laquelle, les pluies arrivées, se transforme en une boue liquide, aussi pénible pour les hommes que pour les animaux. Or, il suffit d'étaler sur ces routes un peu plus d'un pied d'épaisseur de paille pour les rendre praticables et commodes. Plus de 400 kilomètres ont déjà été "pavés" d'après ce nouveau système.

On dit que bon nombre de cultivateurs vont désormais s'appliquer à la culture de la paille, et qu'il y a des fortunes en perspective.

UN BEAU COUP DE FUSIL

Avec l'automne et la chute des feuilles, la grande famille des palmipèdes se dispose à émigrer. Le matin et le soir on peut entendre, le long de nos cours d'eau, le battement rythmé des ailes de ces volatiles. Leurs cris, à l'intonation nasillarde, résonnent plein d'attrait aux oreilles de nos sportmen, et nombreux sont ceux d'entre eux qui risquent d'attraper un rhume et passent des nuits au guet, dans l'attente d'un joli coup de fusil, l'aube venue.

En notre pays, point n'est besoin d'être Marseillais pour raconter d'étonnantes prouesses cynégétiques. Et des instantanés tels que celui représenté par notre gravure peuvent y être pris maintes fois par jour ; pour la plus grande joie des disciples de saint Hubert.

UNE CAUSE DE DIVORCE ORIGINALE

Elle nous vient de chez nos voisins, comme beaucoup de phénomènes. Voici les faits sur lesquels s'appuie mistress Palmer pour demander le divorce :

—Monsieur le juge, disait-elle, mon mari n'est pas un homme. C'est un appareil hydraulique. Dans la conversation, il déverse sur son entourage une pluie fine et tiède. Est-il en colère, sa bouche laisse échapper de véritables trombes d'eau ! Je ne puis l'approcher que sous le couvert d'un "en-cas-de-salon", fabriqué spécialement pour moi par le marchand de parapluies du quartier. De plus, M. Palmer salit mes robes et mes meubles. Je ne tolérerai pas qu'il attente au plus cher de mes biens, à ma santé, car les médecins m'ont dit ce que peut recéler de microbes la salive d'un homme aussi peu valide que mon mari.

—A propos de microbes, riposte le malheureux époux, vous n'avez point confié au tribunal que vous avez voulu m'obliger à souffrir sur ma face une... muselière... antimicrobienne. Oui ! monsieur le juge ! Madame désirait m'affubler de cet appareil ridicule et incompatible avec ma profession. Je suis introducteur au Temple. Je vais au-devant des cerueils, mais je reçois aussi les jeunes mariés. Comment l'aurais-je fait a... a... (ici, éternellement formidable qui asperge le tribunal), avec ma muselière !

—Tournez-vous le dos, ordonna sévèrement le magistrat.

Et, très gravement, le magistrat américain prononce le divorce des deux époux.

LE PARI D'UN FUMISTE

Devant la porte de la mairie, dans une petite ville de la banlieue parisienne, quelques hommes discutent sur les progrès de l'instruction en France.

—Vous parlez beaucoup, s'écrie tout à coup un nouvel arrivant, mais il faut soutenir son opinion avec des chiffres. Je parie un chapeau contre n'importe lequel d'entre vous qu'il y a 50,000 personnes au moins dans Paris qui ne peuvent dire un mot en français.

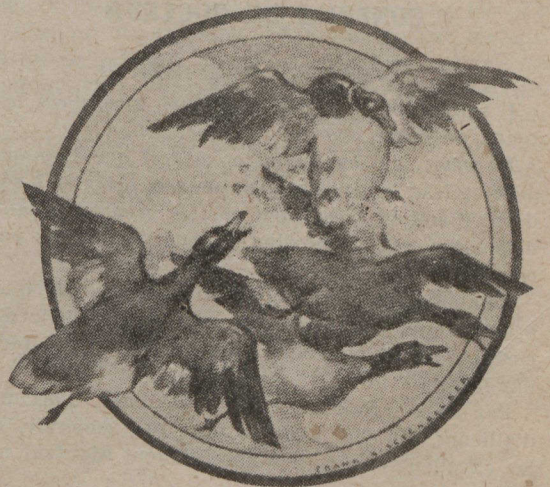
Les assistants se regardent, ébahis, et bientôt le pari est accepté par plusieurs d'entre eux, qui ne doutent pas de l'issue de la gageure. Un des parieurs parle d'aller consulter les statistiques.

—Avant que vous ne partiez, dit l'homme froidement, je veux parier un louis contre tous ceux qui nieront qu'il y a plus de 100,000 personnes dans la capitale qui ne savent ni lire ni écrire. De nouveau, le défi est relevé, et tous ceux qui ont un louis en poche l'engagent de gaieté de coeur. L'homme a maintenant une demi-douzaine de chapeaux à ses pieds et autant de beaux louis d'or tout neufs.

—Arrêtez, fait-il encore à son adversaire, qui, cette fois, court à la recherche des statistiques. Je m'en vais dire sans plus tarder quels sont les 50,000 qui ne parlent pas français.

—Voyons ! disent les parieurs.

—Tous les bébés au-dessous d'un an, telle est la réponse du fumiste, et les 100,000 individus qui ne savent ni lire ni écrire, sont les enfants au-dessous de quatre ans.



GRAND'MÈRE

En Europe on s'étonne du progrès rapide que l'on constate en certaines villes de notre continent. Généralement, on ne pense, en faisant de telles remarques, qu'aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord ; ou on signale l'agrandissement quasi merveilleux de villes qui n'existaient pas il y a quelques années.

Chicago est sans cesse citée à cet égard, et on ne tarit pas d'éloges sur les proportions que cette grande ville a prises durant les dernières décades.

Il serait bon de faire observer que nos voisins n'ont pas seuls le privilège de la fondation et du développement des villes manufacturières.

C'est en pensant à cela, et croyant faire plaisir à nos lecteurs, que nous publions une vue de la ville de Grand'Mère, bâtie sur les bords du Saint-Maurice. Là, grâce à des chutes d'eau d'une beauté et d'une valeur considérables, on a fondé une ville très prospère.

Comme sous le coup de la baguette d'une fée, furent d'abord érigées des manufactures, que bientôt encadrèrent les résidences du personnel y travaillant. Aujourd'hui, la ville de Grand'Mère

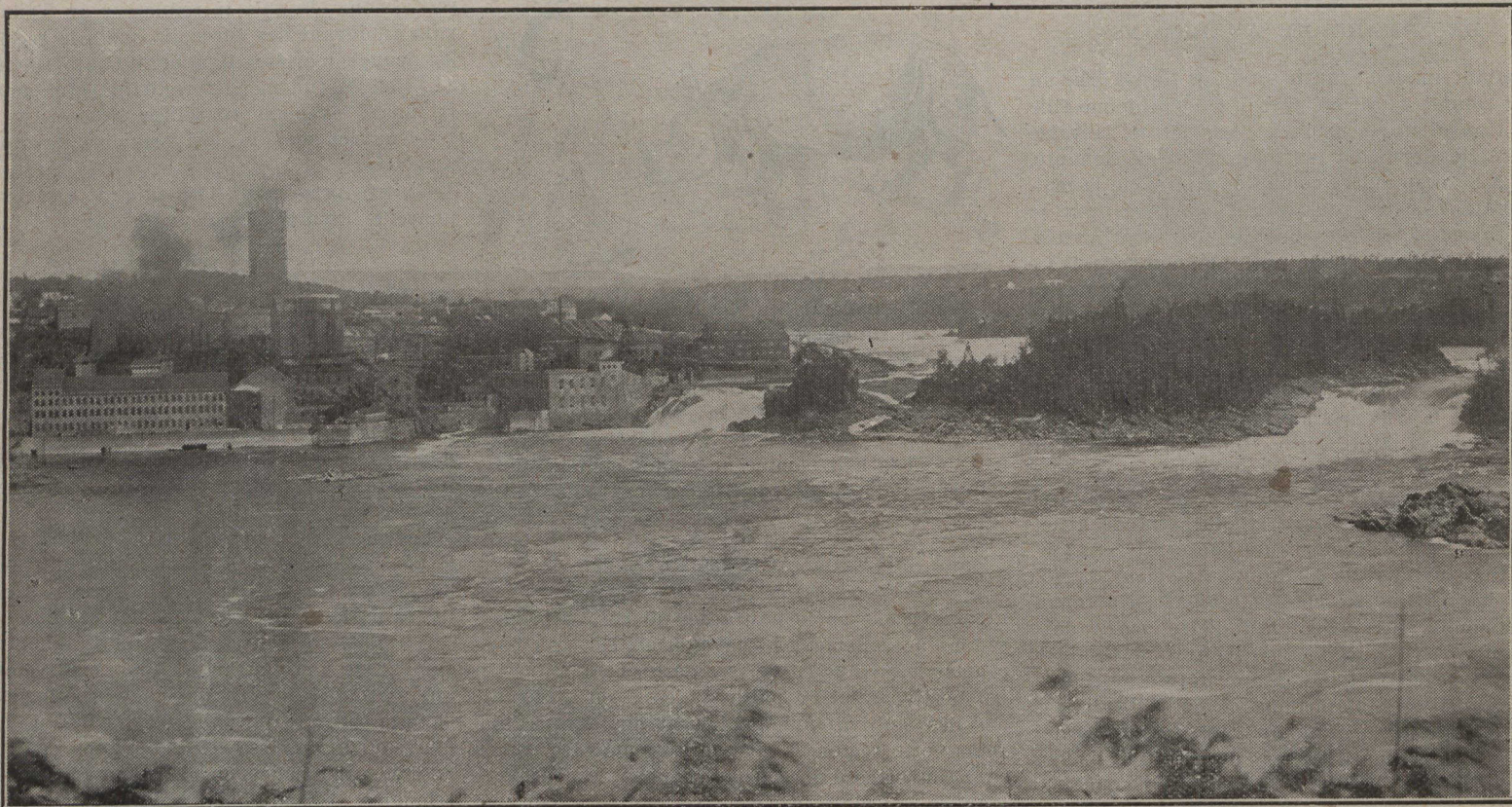
est un de nos principaux centres industriels. D'aspect charmant, elle laisse un agréable souvenir à qui l'a visitée, et elle étonne le voyageur quand on lui dit que le site où elle se trouve était en pleine forêt, il y a à peine plus de deux lustres.

A QUELLE HEURE MEURT-ON ?

La question semble au premier abord bien simple à résoudre ; évidemment, vous allez répondre : à toute heure. Erreur profonde ! Des statisticiens auraient démontré qu'il y avait des heures véritablement critiques, fatales pour les malades, et que le maximum des décès se produisait à la fin de la nuit, ou aux premières heures du jour. Inclignons-nous devant les chiffres.

De là à dire que « on mourait plus en ce moment qu'à tout autre moment de la journée, c'est que les malades étaient moins soignés, qu'ils ne l'étaient souvent plus du tout par l'entourage fatigué de la veille, et n'y avait qu'un pas ; le pas a été franchi. En ce qui nous concerne, nous ne pensons pas que ce soit là la principale raison, et nous verrions plutôt dans le fait constaté par la statistique une influence astrale ou sidérale du genre de celle qui agit sur tous les malades, en gé-

néral, pendant tout le cours d'une maladie, ramenant l'épuisement et la fièvre vespérale chaque soir. Simple hypothèse, au pied levé, d'ailleurs. Toutefois, il y a un fait qui nous a toujours frappé dans la pratique médicale civile, surtout à la campagne ou à la ville, dans les milieux peu instruits ; c'est que ce n'est pas plutôt à une heure donnée, à un moment qu'à un autre, que les malades sont peu soignés par l'entourage, c'est tout le temps de leur maladie. Nous ne craignons pas de nous avancer, en disant que c'est de ce manque de soins, intelligents et constants, plutôt que des suites de leur maladie véritable que beaucoup de malades succombent. Ils succombent, alors qu'ils auraient peut-être, dans bien des cas, triomphé de la maladie parce qu'on les laisse mourir faute d'air pur, « faute d'alimentation surtout ». Dès que le malade est trop affaibli pour demander lui-même à boire, si le médecin n'a point pris la précaution de spécifier exactement les quantités de lait, de bouillon, de vin, de jus de viande, etc., qu'on peut lui faire prendre, les boissons qu'on peut lui présenter, les heures auxquelles il faut le faire, l'entourage néglige souvent et complètement cette importante question, ou le fait d'une façon telle que le malade n'absorbe rien ou presque rien. On donnera peut-être très exactement les potions, les remèdes aux-



LES CHUTES ET LA VILLE DE GRAND'MÈRE.—(Photo. de J.-D. Lacerte, Grand'Mère)

quels on attribue une vertu toute-puissante, mais on laissera le malade littéralement mourir de faim, disons le mot, alors que le soutenir, lui permettre de faire face à la dépression considérable de forces était la première chose nécessaire, « et que, pour le guérir, il était avant tout nécessaire de le faire vivre ».

CONSEILS DU DOCTEUR

SAVEZ-VOUS RESPIRER ?

Il semble oiseux, ridicule même, mes chers lecteurs, de poser une pareille question.

En effet, s'il est un acte naturel que l'homme accomplisse instinctivement de son premier à son dernier soupir, c'est bien celui-là ; et cependant, disent les gens compétents, nous ne savons pas respirer.

Comment, ou, pour être plus précis, par quel organe, quel canal, devons-nous pomper l'air nécessaire à nos poumons ? Par la bouche ou bien par le nez ?

Par le nez, répondent les hygiénistes, d'accord, d'ailleurs, en cela avec la pratique générale, et les excellentes raisons qu'ils donnent ajoutent un

chapitre de plus au traité moitié plaisant, moitié sérieux que l'on pourrait écrire sur l'« utilité du nez » !

Cet organe, disent les médecins, est un filtre, et un filtre parfaitement compris en vue de sa destination, qui est de fournir à notre consommation un air aussi sain que possible.

Cet air, en effet, avant de parvenir dans l'arrière-gorge et de là aux bronches, doit passer à travers un étroit canal, le long duquel il s'humecte s'il est trop sec, il se réchauffe s'il est trop froid, et se débarrasse en outre des poussières qui souillent l'atmosphère ambiante.

Notre nez, organe véritablement providentiel, ne se borne pas à retenir au passage les poussières inertes, il peut encore neutraliser les poussières vivantes : les dangereux microbes, causes de tant de maux...

En effet, à l'état de santé, le liquide sécrété par les muqueuses nasales contient un principe microbicide très énergique qui n'existe ni dans la salive, ni dans la bouche. C'est donc bien par le nez que la nature a voulu que nous respirions, et nous ferons sagement en nous conformant aux indications de cette bonne mère.

Il y va de notre santé d'abord, et parfois de notre bonheur, à en croire l'anecdote suivante rapportée par un journal de médecine de New-York :

D'après le médecin auteur de l'article, beaucoup de « ronfleurs » seraient des gens ayant contracté l'habitude défectueuse de respirer par la bouche durant le jour.

La nuit, lorsqu'ils dorment, bouche et poings fermés, l'air violemment expulsé à travers leur nez obstrué produit la désagréable musique que l'on sait.

Or, aux Etats-Unis, le ronflement est un cas de divorce, et c'est au divorce qu'a abouti le malheureux ronfleur, client et sujet du docteur dont nous parlons.

Il est vrai que l'infirmité de cet infortuné mari dépassait les limites permises... On eût dit, déclara un témoin, les trompettes de Jéricho ou du jugement dernier !

Donc, respirez par le nez !

EFFET PRÉCIEUX

Le BAUME RHUMAL délivre les enfants de la coqueluche.

PAGE DE SAINT NICOLAS

EN DANGER

(Suite et fin)

—Est-ce que c'est du poison ? demanda-t-il à haute voix, mais sans angoisse.

—Quoi ? qu'est-ce qui est du poison ?

—Ce que j'ai avalé.

—Dame ! gronda la cuisinière, qui se tenait derrière le groupe, pleine d'anxiété, elle aussi.

M. Saint-Aubin lui jeta un regard furieux.

—Sans être du poison, répondit-il à l'enfant, ce n'est pas bon pour la santé, mon chéri, mais le docteur va promptement te guérir, et demain il n'y paraîtra plus.

Raoul n'objecta rien, mais il se dit qu'il se sentait très bien, sauf que sa soupe était peut-être lourde à digérer.

Seulement, l'idée du collège et de la composition le hantait toujours, et il espérait y échapper le lendemain. Il n'y avait que la présence du docteur qui le tourmentait un peu : en général quand un médecin venait à la maison, ce n'était pas parce qu'on s'y portait bien, ni pour faire prendre des sucreries, au contraire. Bref, pour échapper à l'étude du jour suivant, Raoul en passerait par ce qu'on voudrait.

Au lieu de le faire coucher, on le fit promener de long en large et avaler encore une énorme soupe ; Raoul commençait à en avoir assez.

Enfin, comme il tombait de sommeil, on lui permit de se mettre au lit, mais son père et sa mère restèrent sur pied toute la nuit, pleins d'angoisse, et se demandant à chaque instant si leur fils n'allait pas se réveiller dans d'horribles souffrances.

Il n'en fut rien, toutefois, à leur grande joie et à leur grande stupefaction.

—Quel tempérament il a ! murmurait M. Saint-Aubin avec admiration.

Le docteur s'était éloigné après une courte visite, laissant ses instructions aux parents, consternés, et promettant de revenir aux premières lueurs du jour.

Aussi, en rouvrant les yeux, ce fut sa figure qu'aperçut Raoul ; encore tout ensommeillé, il murmura en se frottant les paupières :

—Ah ! vous venez encore pour le petit timbre bleu, docteur ? Ah ! bien, il doit être fondu, depuis le temps !

—Quel timbre ? s'écria Mme Saint-Aubin.

—Le timbre que j'ai avalé hier et pour lequel on fait tant d'histoires !

—Il a avalé "aussi" un timbre ? dit le médecin. Quel enfant ! Enfin, peu importe pour un fragment de papier...

—Non, pas "aussi" rétorqua Raoul, mais "seulement". J'ai avalé "un" timbre, et c'est bien assez, car ça vaut cher.

—Et les trois sous, alors ?

—Eh ! bien, c'est le timbre. Un timbre ou trois sous, c'est la même chose, papa me l'a dit l'autre jour.

On exigea de plus claires explications, et quand on reconnut la méprise, l'ahurissement fut général. Mme Saint-Aubin leva les yeux et remercia le ciel. M. Saint-Aubin regretta sa nuit blanche. Le docteur gramma quelque chose pour s'être dérangé pour rien.

La cuisinière fut prise d'un fou rire qui finit par gagner l'assistance.

Seul, Raoul demeurait penaud, dans son lit, se demandant avec angoisse si on allait quand même l'envoyer au collège.

Hélas ! oui, il dut y aller et faire sa composition, tant bien que mal, du moins il le croyait ; mais c'était composition de style, et le sujet était laissé aux narrateurs.

Raoul eut l'idée de raconter très simplement son aventure, et il fut "premier".



Le panier aux pommes

Il n'en est pas encore revenu.

Ses parents non plus.

Ni moi non plus, du reste.

ROGER DOMBRE.

LE RENARD ET L'ÉRABLE

FABLE

Dans la fente d'un vieil érable,

Maître renard entend du bruit.

Aucun astre ce soir ne luit ;

L'occasion est favorable.

Il approche doucement,

Et, dressant ses fines oreilles,

Perçoit comme un bourdonnement.

Pourquoi dans l'arbre ainsi s'agiter nuitamment ?

Qu'y faisait-on à des heures pareilles ?

Étaient-ce des frelons, des guêpes, des abeilles ?

Si c'est l'insecte d'or, quels bons gâteaux de miel

Doivent se cacher là ! Rendant grâces au ciel,
Silencieux comme un dieu Terme,
Ne soufflant pas, léger comme un oiseau,
Dans la fente traîtresse il glisse son museau.
Mais soudain elle se referme,
Et, les naseaux emprisonnés,
Le lendemain il sent la foudre
De ses ennemis acharnés,
Le dindon, le canard, la poule,
Cribler de coups de bec ses flancs infortunés.

Il ne faut pas fourrer son nez
Dans les affaires des autres.

Cela tourne souvent au plus mal pour les nôtres.

E. ROQUEFORT-VILLENEUVE.

Le savoir-vivre enseigné à nos enfants

LES PETITS GARÇONS. — L'éducation virile du petit garçon — dès qu'il a atteint l'âge de sept ou huit ans — doit être faite par son père.

Le cœur féminin, et tout particulièrement le cœur maternel, a souvent trop de faiblesses, peut-être trop de défaillances pour préparer de futurs petits hommes aux luttes de la vie.

Cependant, si le père manquait au foyer, la mère devrait contraindre sa nature et se faire, autant que possible, virile pour élever son fils.

Mais cela ne veut pas dire que l'éducation donnée par la mère seule soit mauvaise ; bien au contraire, car nous avons des exemples de femmes qui, devenues veuves, se sont acquittées de ce devoir d'une façon admirable. Il semblerait même que c'est à elles que revient la palme pour l'éducation physique.

Ainsi, je viens d'apprendre — de la bouche d'un conseiller général appelé plusieurs fois avec les médecins-majors à juger de la santé des jeunes conscrits avant leur entrée au régiment — que les plus beaux garçons, les plus frais et les mieux portants sont des fils de veuves...

Il faut habituer de bonne heure les petits garçons à la politesse et à la prévenance. On leur apprendra à offrir d'eux-mêmes le bras aux petites filles et même aux dames, lorsque celles-ci manquent de cavaliers pour passer du salon dans la salle à manger.

Quand ils dînent à table, on veille à ce qu'ils ne se mêlent que très discrètement à la conversation, qu'ils le fassent en termes élégants et ne rapelant en rien le jargon du collège.

Ce qu'il faut surtout leur apprendre, c'est l'horreur du mensonge. L'homme qui ment est un fléau pour tous ceux qui sont en contact avec lui !

Il est bon qu'une mère ne garde pas toujours son fils, devenu jeune homme, cloîtré au logis, qu'elle lui laisse un peu d'initiative, une certaine indépendance, car les garçons ne peuvent pas être surveillés comme les filles, qu'elle lui fasse faire des courses seul afin qu'il apprenne à se tirer d'affaire et à devenir débrouillard. Pour tout dire, il faut que le jeune homme se croie libre et que sa mère ne le perde jamais de vue.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 78

Question drôlatique. — Ce sont les marquises, car on les voit toujours aux fenêtres. (Il faut lire dames au lieu de danses.)

Cryptographie. — La religion est une mère : on la quitte au premier succès, elle nous attend à la première larme.

Question géographique. — Au lieu de "Tibre", j'écris le "Tigre", qui se jette dans l'Euphrate. Charade. — Yole-Andes (Yollande).

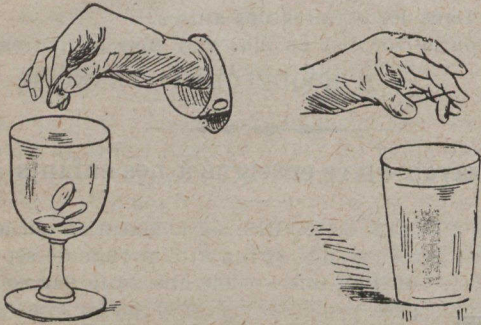
RÉCRÉATION EN FAMILLE

RECREATIONS

1o Prenez un verre à boire, emplissez-le d'eau jusqu'au bord, exactement.

Il s'agit d'y loger un certain nombre de pièces de monnaie.

Comme une seule goutte de liquide suffirait à faire déborder le récipient, vous étonnerez l'as-



sistance en disant que vous allez y loger 10, 12 et même 15 pièces de cinq centimes, "un cent".

Tout réside dans la délicatesse et le tour de main de l'expérimentateur. Introduisez lentement la pièce au centre du verre, "sans remuer le liquide", et ne la lâchez que lorsqu'elle est presque complètement immergée. Ainsi pour chaque pièce successivement.

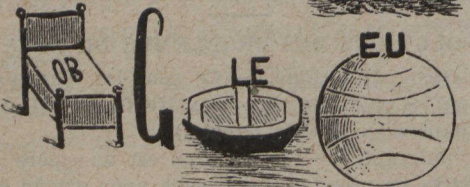
Toutefois, il faut veiller en introduisant la pièce, à ne communiquer aucun mouvement au liquide, car si le bord du verre est envahi par l'eau, celle-ci s'écoulera.

2o Gardez le même verre contenant les 15 pièces de monnaie. Il s'agit de faire flotter une aiguille à la surface de l'eau.

Tenez votre aiguille entre le pouce et l'index (ou comme l'indique la figure, le troisième doigt) bien horizontalement, puis lâchez-la vivement quand vos doigts seront à fleur du liquide. L'aiguille flottera, séparée de l'eau par une mince couche d'air, qu'il est facile de voir au moyen d'une loupe.

Pour rendre l'expérience plus facile, on peut graisser l'aiguille en la plongeant dans de la vaseline, du beurre ou du saindoux.

REBUS



ENIGME

Et dans un autre sens, marque du déshonneur. J'appartiens à la fois à l'insecte, à la fleur,

PETITS TRAVAUX DU FOYER

POUR PEINDRE LES VERRES DE LANTERNE MAGIQUE. — Pendant les longues soirées d'hiver, quand nous avons montré aux enfants la lanterne magique, quand nous leur avons expliqué avec force renseignements et commentaires les histoires de Barbe-Bleue, du Petit-Poucet, de Peau d'Ane, de la Belle au bois dormant, etc., nos jeunes spectateurs, émerveillés, trouvent toujours le spectacle trop court, mais, à la longue, ils se fatiguent des répétitions.

Avec un peu d'imagination, il y a un bon moyen de varier ces distractions, c'est de peindre soi-même sur verre des scènes amusantes et instructives. Il faut pour cela, bien entendu, savoir manier le pinceau. On dessinera le trait avec du noir lithographique délayé avec quelques gouttes de vernis. Quand le trait est sec, on se sert, pour peindre, de couleurs à l'aquarelle en tablettes délayées dans : eau, 20 parties ; gomme, 3 ; sucre, 2 ; acide phénique, 2 gouttes.

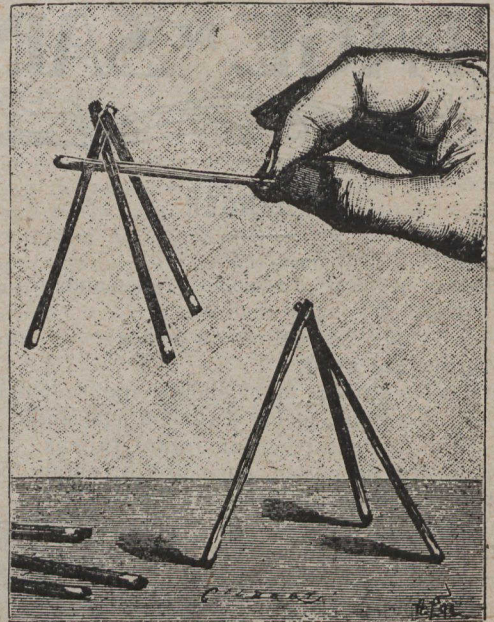
Les couleurs à employer seront choisies parmi les transparentes : bleu de Berlin, carmin de cochenille, carmin de garance, laque jaune, vert végétal, terre de Sienne, encre de Chine. Il ne reste plus après cela qu'à vernir sur le tout avec : laque blanche, 4 grammes ; alcool à 95 degrés, 50 centimètres cubes.

CALEMBOURS

D. — Pourquoi les journalistes doivent-ils craindre l'automne ?

LE PROBLEME DES QUATRE ALLUMETTES

Fendez une allumette à son extrémité, taillez-en une autre en un biseau que vous introduisez



dans la fente de la première, de manière que les deux allumettes forment entre elles un certain angle ; posez-les sur une table, le sommet de l'angle en haut, en l'appuyant contre une troisième allumette, comme on le voit au bas de la figure

7. Voilà les préparatifs faits. — Remettez alors une quatrième allumette à quelqu'un de l'assistance en lui demandant d'enlever en l'air à l'aide de cette allumette l'ensemble des trois premières.

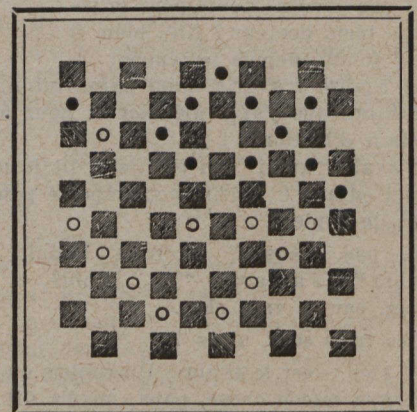
La recherche de cette solution peut lasser la patience de plus d'un architecte ou d'un constructeur non prévenus.

La partie supérieure de notre figure indique la manière de procéder pour arriver à cette solution. Il suffit d'appuyer légèrement contre les deux premières

allumettes, pour permettre à la troisième de tomber sur celle que vous tenez ; de baisser la main pour que cette troisième puisse pénétrer dans l'intérieur de l'angle formé par les deux premières, puis d'enlever en l'air l'allumette que vous tenez à la main et sur laquelle se tiendront à cheval les allumettes 1 et 2 d'un côté, et 3 de l'autre.

PROBLEME DE DAMES FRANCAIS

Problème par M. Raphaël
Noirs, 11 pièces



Blancs, 11 pièces.

Les Blancs jouent et gagnent.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 78

Charade. — Calvin.
Anagramme. — Aloès, Alose.

CONCOURS

DE

L'ALBUM UNIVERSEL

Notre intéressante revue, dont le succès s'affermir de jour en jour; désireuse de faire plaisir à ses lecteurs, a décidé de leur fournir l'occasion de participer à un concours, dont les conditions et les prix seront bientôt détaillés au public. L'"Album Universel" ne reculera devant aucun sacrifice, afin de rendre ce concours rémunérateur pour les vainqueurs, et attrayant pour tous !

R. — Parce que c'est dans cette saison que les "feuilles" tombent.

D. — Quelle différence y a-t-il entre une jolie femme et un marin ?

R. — Il n'y en a pas, car une jolie femme se sert de "fards" et le marin se sert également de "phares".

METAGRAMME

A trop dormir sur moi, vous gagnerez
Amis lecteurs, plus d'une courbature.
— Changez mon chef quand vous témoignerez
Dans un procès, vous me prononcerez.
— Changez toujours : vous aurez, mes amis,
en Haute-Saône une sous-préfecture.
— Etat d'une âme entrant au Paradis.
— Petit fruit noir qu'on cueille dans la haie.
— Etoffe chère aux pèlerins jadis.
— Enfin morceau de venaison
Que le chasseur — souvent en vain — essaie
De rapporter à la maison.

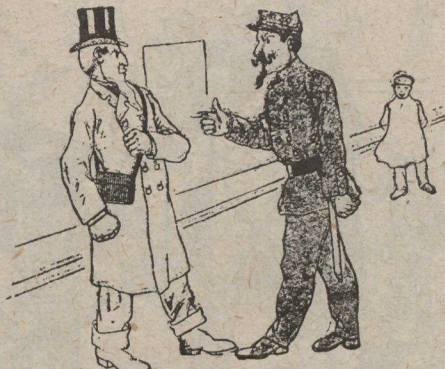
CHARADE

Oiseau majestueux, le navire au lourd vol,
En vain, sans mon Premier, veut soutenir ses
[ailes,
Et pourtant, certain chef, le hardi Normand Roll,
Sut se passer de moi, car il vola sans elles.
Frère du serpolet, mon Deux a doux parfum ;
On le voit dans la sauce, aussi bien qu'au jardin.
Quant à mon Tout, eh bien ! l'Aurore aux doigts
Vous l'a fait deviner en les voyant écloses. [roses

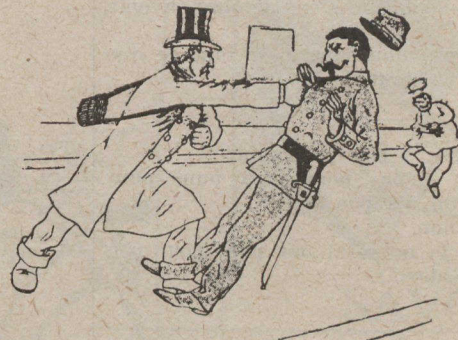
LA REPONSE D'UN AMERICAIN



LE GAVROCHE à l'agent. — M'sieur l'agent, cet étranger a sur lui une arme défendue, il a un coup de poing américain, je l'ai vu.



L'AGENT. — Dites-donc, vous, donnez-moi donc votre coup de poing américain, et vivement !



L'AMERICAIN. — Voilà !

IMBATTABLE

Il y a des passions contre lesquelles la lutte est impossible. Telle, par exemple, l'avarice du père Durapiat.

Durapiat a un fils qui, heureusement pour la société, ne tient nullement de son père. Je dis heureusement, car il faut bien que les millions gagnés sur le peuple retournent à lui, au moins en partie.

Qui n'a rencontré par la ville le père Durapiat, facilement reconnaissable à la vieille redingote jadis noire, qui, depuis plus de trente ans, n'a cessé de recouvrir sa maigre individualité. Ah ! cette redingote, d'une couleur maintenant indéfinissable et d'un lustre que lui envierait une batterie de cuisine, elle fait le désespoir du fils de Durapiat.

En vain a-t-il essayé de déterminer son père à la mettre au rancart. Peine inutile. Dépenser soixante-quinze francs pour une neuve, c'est plus que ne saurait supporter le vieil avaricieux.

Décidé à avoir le dernier mot, le fils de Durapiat usa un jour d'un stratagème.

— Mon père, dit-il en rentrant, je viens de voir, aux Magasins des Trente-Six Vestes, une occasion extraordinaire, une redingote neuve superbe pour douze francs, qui ferait parfaitement ton affaire.

Douze francs, c'était raisonnable. Durapiat se décida à aller voir.

Je dois vous dire ici que son fils avait un ami au magasin en question. Il avait choisi pour son père une redingote de soixante-quinze francs, en priant son ami de la lui faire douze francs. Il lui

avait remis de la main à la main la différence entre ce prix et la valeur réelle de l'objet, soit soixante-trois francs.

Quand Durapiat vit la redingote, il fut contraint de s'avouer qu'elle n'était vraiment pas chère. Il essaya de la marchander, néanmoins, mais finit par l'acheter.

C'était ce que voulait son fils, qui attendait à la maison le retour de son père, persuadé que la vieille redingote allait enfin trouver une remplaçante.

Bientôt après, le père Durapiat rentra. Il paraissait radieux.

— Eh bien ! père, lui demanda son fils, as-tu vu la redingote à douze francs ?

— Mais oui, je l'ai vu, elle est très bien.

— Alors, tu l'as achetée.

— Certainement que je l'ai achetée.

— Ah ! tant mieux, dit le jeune homme, heureux d'avoir réussi... on va te l'envoyer bientôt, sans doute ?

— J'ai eu soin de l'emporter ; pense donc, une occasion pareille, il n'aurait eu qu'à changer d'idée... j'ai préféré la tenir et je l'ai emportée.

— Tu as bien fait... mais où l'as-tu mise ? Je ne t'ai pas vu rentrer avec un paquet.

— Je vais t'expliquer ça, mon garçon, et tâche de tirer profit de l'exemple de ton vieux père. En quittant le magasin, avec ma redingote neuve sous le bras, j'ai rencontré mon ami Durateau.

— Oh ! oh ! a-t-il fait en la voyant, combien as-tu payé ça, Durapiat ?

— Vingt francs, lui répondis-je.

— Je t'en offre vingt-cinq ?

— Non, mon ami, dis trente francs et elle est à toi.

— Soit, fit-il, je la prends.

Et, faisant sauter deux pièces d'or dans sa main aux doigts crochus, Durapiat ajouta :

— Voilà, mon fils, comment, en moins d'un quart d'heure, ton père a gagné dix-huit francs.

Durapiat fils était atterré. Il avait perdu ses soixante-trois francs.

— Décidément, pensa-t-il, j'abandonne la lutte.

Aussi, peut-on toujours voir le père Durapiat déambuler dans Paris avec, sur le dos, sa même vieille et lamentable redingote.

LES ENFANTS

Vubasse est un grand chasseur. Tous les jours de chasse il part de grand matin et revient régulièrement bredouille.

— Papa, lui demande un jour son fils, pourquoi emmènes-tu toujours un chien quand tu vas à la chasse... Est-ce que tu as peur des lièvres ?

LA PLUIE

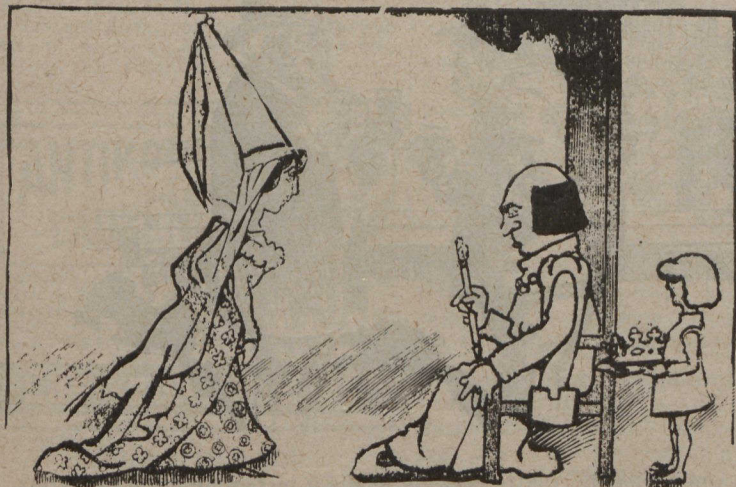
— Que dites-vous de cette pluie, docteur ?

— Beaucoup de choses ; car si nous n'avions ni pluie ni beau temps, les trois-quarts des gens n'auraient rien à se dire.

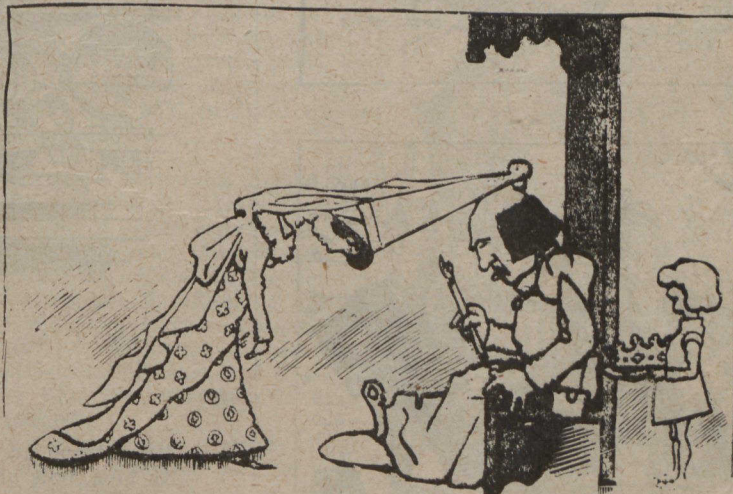
LA SANTE AVANT TOUT

Ce sont les affections des voies respiratoires qui compromettent le plus la santé : c'est le BAUME RHUMAL seul qui guérit ces affections.

L'OBEISSANCE



— Madame, lorsque vous osez vous présenter devant un roi, l'usage veut que vous vous incliniez...



— ...Voici, sire !

MOTS POUR RIRE

Chez la diseuse de bonne aventure.

—Vous me prédisez un bien sombre avenir, madame.

—Que voulez-vous, monsieur, c'est tout ce que je puis faire pour 50 cents.

Un élève s'adresse à son professeur :

—M'sieu, est-ce qu'on peut être puni pour quelque chose qu'on n'a pas fait ?

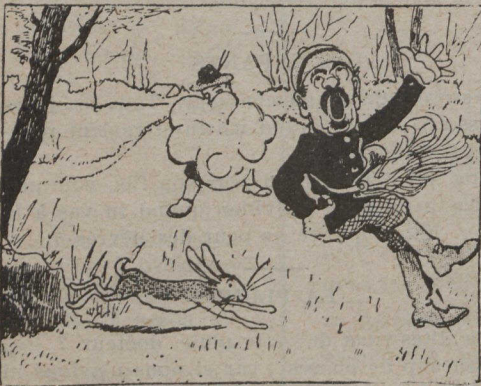
—Certainement non.

—Alors, m'sieu, je ne serai pas puni pour n'avoir pas fait mon devoir.

LE COUP DOUBLE



LE PORTE-CARNIER. — J'aime mieux ne pas regarder. Ça me dégoûte de voir rater des coups pareils.



—Cré nom !... en pleine chair !



—!!!



—Eh bien, qu'en dites-vous de ce coup double ?



—Alors, docteur, vous ne voyez aucun inconvénient à ce que je prenne un léger stimulant !

—Certes, non ! vous en avez besoin, même votre chère belle-maman vous permettrait un verre du délicieux cognac GABRIEL DUBOIS.

A l'exercice :

—Peloton, marche !... Num'ro deusse, pourquoi restez-vous là subséquemment comme un huître qui pêche à la ligne.

—Caporal, je croyais qu'il n'y avait qu'à Peloton que vous aviez dit de marcher.

Un monsieur rencontre un de ses amis, pêcheur à la ligne souvent malheureux, qui rentre avec son chien.

—Tiens, tu as un chien à présent ! Comment l'appelles-tu ?

—Poisson...

—???

—Parce qu'il ne mord pas !

LES DIFFERENTES PHASES DU MARIAGE

Première semaine. — Chère Mélina, chère Mélina bien-aimée.

Seconde semaine. — Chère, chère Mélina.

Troisième semaine. — Chère Mélina.

Quatrième semaine. — Mélina.

Cinquième semaine. — Mélina, tu te trompes.

Sixième semaine. — Mélina, tu dis une bêtise.

Septième semaine. — Tiens, veux-tu que je te dise, tu parles comme une sotte.

Huitième semaine. — Ça n'a plus le sens commun. Je veux des boutons à mes poignets de chemise... mille tonnerres.



—Voyons, amie, il ne faut pas dire que ce soit salement fabriqué ! Regarde : à chaque instant, il crache dans ses mains, pour qu'elles ne soient pas sales.

Neuvième semaine. — Ote tes pieds froids.

Dixième semaine. — Encore du chiard froid pour souper. Tu ne connais donc pas la différence entre un bon et mauvais beefsteak ?

Onzième semaine. — Tu es une imbécile ; la vie pour moi n'est plus endurable.

Douzième semaine. — Finale : Mélina, va résider chez ta mère !...

ENTRE DEUX VERRES



—J'ai attrapé un coup de froid.

—Eh bien, bois une dizaine de grogs chauds, rentre chez toi et dis à ta femme de te préparer une bonné suée.

—Oh ! mon cher, si je rentre à la maison avec dix grogs chauds dans le ventre, ma femme me flanquera une suée sans que je la lui demande !

**LE REMEDE DU
Dr SHOOP
Contre le RHUMATISME**

Ne coûte rien s'il échoue

N'importe quelle personne honnête qui souffre du Rhumatisme est invitée à profiter de cette offre. Durant bien des années je faisais partout des recherches pour trouver un spécifique pour le rhumatisme. Je poursuivais ce but pendant près de 20 ans. Ce fut enfin en Allemagne que mes recherches aboutirent. J'y découvris un précieux produit chimique, qui ne me déçait point comme d'autres remèdes contre le Rhumatisme avaient toujours et partout déçu les médecins.

Je ne prétends point que le Remède du docteur Shoop contre le Rhumatisme soit capable de convertir les jointures osseuses en chair. C'est chose impossible. Mais il fera sortir hors du sang le poison qui cause les souffrances et les enflures, et c'est par là qu'il met fin au Rhumatisme. Je sais cela si bien que je fournis mon Remède contre le Rhumatisme à l'essai pour tout un mois. Je ne peux pas guérir tous les cas dans l'espace d'un mois. Ce serait déraisonnable d'attendre cela. Mais la plupart des cas se laissent vaincre en moins de 30 jours. Ce traitement d'essai vous donnera la conviction de ce que le Remède du docteur Shoop contre le Rhumatisme exerce un pouvoir contre le rhumatisme — une puissante force, à laquelle cette maladie n'est pas capable de résister.

Je vous fais cette offre dans le but de vous convaincre de ma confiance. Cette confiance est uniquement le résultat de mon expérience — de mes connaissances réelles. JE SAIS ce que mon remède est capable d'accomplir. Je le sais en effet si bien que je suis prêt à le fournir à l'essai. Ecrivez-moi simplement une carte postale et demandez mon livre sur le Rhumatisme. Je m'arrangerai alors avec un droguiste de votre voisinage, afin que vous puissiez obtenir six bouteilles du Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme, pour faire cet essai. Vous pouvez en faire l'épreuve pendant tout un mois. S'il réussit, il vous coûtera \$5.50. S'il échoue, c'est moi, et seulement moi qui en souffrira la perte. Tout cela ne tiendra qu'à vous. C'est exactement ce que je veux dire. Si vous dites que l'essai n'a point été satisfaisant, je n'attends pas un sou de vous.

Je n'ai pas d'échantillons. N'importe quel échantillon, qui lui seul peut déjà affecter le Rhumatisme doit être rempli de drogues jusqu'à en être dangereux. Je n'emploie pas de ces drogues, car c'est dangereux d'en prendre. Il faut que vous expulsiez la maladie hors du sang. Mon remède fait cela, même dans les cas les plus difficiles et obstinés. Il a guéri les plus vieux cas que j'aie eu à traiter, et dans toute mon expérience, au cours de toutes mes 2,000 épreuves je n'ai jamais trouvé d'autre remède qui fût capable de guérir un seul cas chronique sur dix.

Ecrivez-moi et je vous enverrai le livre. Essayez mon remède pendant un mois, car il ne saurait jamais vous nuire en aucune sorte. S'il échoue, c'est moi qui y perds.

Adressez-vous au Dr Shoop, Box 80, Racine, Wis., E.-U.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une ou deux bouteilles. En vente chez tous les pharmaciens.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Energique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

REMEDE NATUREL

La bronchite, la grippe, la consommation trouvent leur remède naturel dans le BAUME RHUMAL.

CEUX QUI NE SE VOIENT PAS



—Oh ! Hortense, c'est infâme de déformer ainsi les animaux de la création !

CHOSSES ET AUTRES

—La malaria enlève chaque année 15,000 Italiens.

—Les Darnaras (Afrique du Sud-Ouest) ne mangent jamais de sel.

—New-York compte 25,000 blanchisseurs chinois.

—Sur les 7,032 navires entrés l'an dernier dans les ports d'Australie, 6,308 étaient anglais.

—Le venin de serpent se vend en Australie cinq dollars les 65 milligrammes.

—Le prix payé pour les pores vivants, à Londres, était dernièrement de \$5.75 par 100 livres.

—Le Portugal est le pays qui produit le plus de liège. C'était autrefois l'Italie.

—On connaît 150 variétés d'eucalyptus, toutes originaires d'Australie ; l'une produit des arbres hauts de 150 verges.

—Le plus grand esturgeon jamais pêché a été vendu à Ostende ; il mesurait neuf pieds de long et pesait 400 livres.

—Les persécutions religieuses se poursuivent, en France. Nombre d'évêques et de prêtres sont privés de leur traitement concordataire.

—Une dépêche dit que le Monastère russe, à Jérusalem, a été sacagé par la populace, et que tous les moines ont été assassinés.

—Un grand établissement de nourriture hygiénique, existent à Battle Creek, Mich., se propose d'ériger une grande manufacture au Canada, le printemps prochain.

—En certaines parties de la Chine méridionale, l'air est si humide en

été que, malgré l'extrême chaleur, le linge ne peut sécher en plein air.

—Les plumes les plus estimées sont celles du mirasol, un oiseau de la République Argentine. Elles valent 1,000 dollars la livre.

—Les chevaux à robe grise vivent plus âgés que ceux d'aucune autre couleur, mais à mesure qu'ils vieillissent, leurs poils blanchissent.

—Les actionnaires de la Compagnie du Grand-Tronc ont autorisé cette dernière à augmenter son stock, garanti à 4 p. c., de \$26,100,000 à \$50,000,000.

—Les gens qui éprouvent des troubles de la mémoire doivent prendre de la moutarde. On a découvert que la semence de cette plante a une influence directe sur les cellules cérébrales, où siège la mémoire.

—La morue, le hareng, le maquereau et le homard abondent en certains temps de l'année aux alentours de l'ancienne Ile St Jean ; aussi les pêcheurs préfèrent travailler à cette pêche, car ils en retirent plus de profits avec moins de soins qu'il en faut pour la pêche aux huîtres.

—D'après la statistique dressée dans le Département de l'Agriculture des Etats-Unis, il existe actuellement 75 millions de chevaux, dont 40 millions en Europe, 23 millions en Amérique, 9 millions en Asie, 2 millions en Australie, 1 million en Afrique. La nation la plus riche en Europe est la Russie avec 21 millions ; l'Allemagne en a 4 millions ; l'Autriche, 3,750,000 ; la France, 2,900,000.

Il y a en outre dans le monde 11 millions d'ânes, mulets et bardots, à savoir : 3 millions en Europe, en Amérique 3 millions, en Afrique 2 millions, et 1 million en Asie.



**SAVON
BABY'S OWN**

Prévient les irritations et maladies de peau qui font tant souffrir les enfants. Son emploi est des plus agréables.

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL
35—**—n-y

**Un malade
surtout s'il touse
risque beaucoup**

... quand il essaye un remède qu'il ne connaît pas, ou qui n'a pas prouvé son efficacité par des guérisons nombreuses.

Pendant qu'il tâtonne et cherche un bon remède la maladie s'aggrave. Le

**SIROP MATHIEU
de Goudron et d'Huile
de Foie de Morue**

est reconnu comme un remède vraiment extraordinaire contre les Rhumes, Bronchites, Maux de Gorge et les commencentements de la Consommation.

Pourquoi donc perdre du temps précieux en essayant d'autres remèdes.

35c le gros flacon. En vente partout

Cie J. L. MATHIEU, Prop.
SHERBROOKE, P. Q.

SI

cet espace contenait l'annonce de vos produits, les Canadiens-français les connaîtraient aussitôt, car la publicité de "l'Album Universel" est des meilleures, tout comme sa clientèle.





—Pour vous, cher Maître, je serai toujours chez moi. Vous n'aurez qu'à vous faire annoncer en disant : "L'homme de lettres".



—Si je conseille la bicyclette ? je crois bien, ça m'amène des clients en masse.



—Tu n'as pas d'argent ? Quelle blague, je te vois encore une dent aurifiée et elle n'est pas au clou !



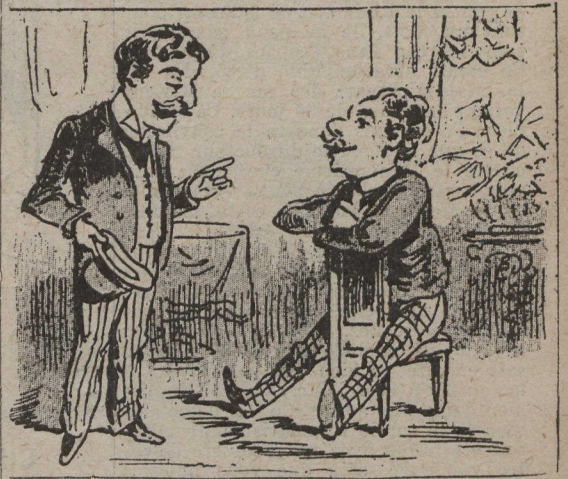
—Madame, c'est l'homme des lettres qui voudrait vous parler.

—Vite, donnez-moi mon peignoir mauve et dites que je viens dans deux minutes.



—Singulière idée que de vouloir vous marier à votre âge !

—Hé ! hé ! chère amie, au moins je serai sûr de n'être pas tourmenté longtemps.



—Alors, c'est dans quinze jours que tu te maries, mon pauvre vieux ?

—Non... dans un mois, j'ai obtenu un sursis !

UNE BONNE FARCE



— !!!
—Que Madame permette au facteur du quartier de lui présenter ses meilleurs souhaits de bonne année.



1. — Oui, mon vieux Pitou, j'ai connu un ancien qui se faisait bander les yeux et qui sautait du banc au commandement : trois à pieds joints dans ce petit rond que je viens de tracer par terre.

2. — Ben ! c'est point malin. J'parie que j'en fais autant.

— Je parie un litre que non — Tope-là !

3. — Attention au commandement !
Un. . . Deux. . .

4. — Trois !